N°61
OCT. 2017
GRATUIT

tranzistor

L'INFO CULTURELLE EN MAYENNE

DOSSIER

QUE FAIT L'ART À L'ÉCOLE ?

+

LA COMPILE #7

TRANZISTOR N°61

Tranzistor est une publication de Mayenne Culture :
84 avenue Robert Buron
CS 21429 - 53014 Laval cedex
ISSN : 1968-2360
Directeur de publication et de rédaction : Baptiste Clément
Rédaction : Nicolas Bir, François Geslin, Timothée Gigan Sanchez, Rémi Hagel, Antoine Huvet, Nicolas Moreau, Armelle Pain, Maël Rannou, Charles Robinson
Images : Agathe Demois et Vincent Godeau, Timothée Gigan Sanchez, Simon Hermine, Florian Renault, Léo Louis-Honoré
Merci à Anne-Sophie Denou et Virginie Basset
Maquette : Élise Moret
PAO : Élise Moret et Antoine Gautreau
Impression : Imprimerie Faguier
Tirage : 6 000 ex.
La citation du numéro :
« Oserais-je exposer ici la plus grande, la plus importante, la plus utile règle de toute l'éducation ? Ce n'est pas de gagner du temps, c'est d'en perdre. »
(Jean-Jacques Rousseau)

Contact :
02 43 67 60 90
contact@tranzistor.org
www.tranzistor.org
facebook.com/tranzistormag
twitter.com/tranzistormag

Édito

Nos enfants ne sont-ils pas ce que nous avons de plus précieux ? Quand j'écris « nos », j'entends les miens ou les vôtres, mais aussi et surtout les « jeunes » en général, ceux qui arrivent, et feront le monde de demain. À ces chères nouvelles générations, nous nous devons d'offrir ce que l'humanité a sans doute produit de meilleur, de plus fragile et de plus essentiel à la fois, l'art. Cette chose qui « *rend la vie plus belle que l'art* » et que certains persistent à considérer comme un luxe, malgré les indéniables bienfaits qu'une fréquentation étroite et répétée des artistes prodigue aux enfants (lire à ce sujet *L'art fait-il grandir l'enfant ?* de Jean-Marc Lauret). Qu'il soit né à Neuilly, Sarcelles ou Grez-en-Bouère, chacun devrait bénéficier d'un accès égal à la culture. Et l'école, espace républicain par essence, reste l'endroit le plus approprié pour contribuer à cette égalité.
En se faisant le porte-voix de ce message, exprimé par les nombreux témoins rencontrés pour le dossier de ce numéro, Tranzistor ne pouvait pas mieux démarrer sa nouvelle vie. Format augmenté, maquette revue, passage du noir et blanc à la couleur, et surtout élargissement de la focale à l'ensemble du champ culturel en Mayenne… Après 15 ans passés à l'écoute des musiques actuelles, le magazine entame avec ce numéro une nouvelle histoire. Mais conserve, ce que nous appellerons, en toute humilité, son identité : place de choix accordée à l'illustration, liberté de ton, mise à distance de l'actualité pour prendre le temps de décrypter, raconter, explorer la culture, côté pros comme amateurs, versant scène comme côté coulisses. Toujours d'actualité aussi : l'équipe bénévole demeure ouverte à tous ceux qui souhaitent contribuer à la réalisation de ce magazine. Pour qu'il reste le vôtre !

Nicolas Moreau

ILLUSTRÉ PAR

AGATHE DEMOIS & VINCENT GODEAU

Poésie géométrique, sens achevé de l'équilibre graphique et de l'épure… Agathe Demois et Vincent Godeau créent un monde accueillant, vif et coloré, parfois absurde et souvent drôle. Auteurs de plusieurs livres en binôme ou en solo, illustrateurs pour la presse jeunesse ou adulte, ils étaient accueillis en Mayenne durant la saison 2016-2017, à l'occasion de leur résidence pour Croq' les mots marmot, festival autour du livre et de la petite enfance.
Le duo signe la couverture et les illustrations de ce numéro, ainsi que la pochette de la compile Tranzistor 2017.

David Drouard

Un brin subversif, le chorégraphe **David Drouard** bouscule les codes : son prochain spectacle, manifeste féministe en forme de concert chorégraphique, fait se télescoper 9 danseuses, 3 musiciennes et… un jardinier. Par Timothée Gigan Sanchez

© Florian Renault

Lundi 29 mai 2017, 11h, Bistrot du palais, à Laval. David Drouard nous attend, assis, verre d'eau gazeuse à lettre P commandé. Les cheveux détrempés – il pleut dehors –, le jeune quadra accueille, sourire aux lèvres. La reconnaissance dont il bénéficie (tournées internationales, programmation dans des festivals prestigieux…) ne lui est pas montée à la tête. La rencontre est simple et agréable avec ce natif de Saint-Léger-en-Charnie, qui découvrit la danse vers 15 ans, estomaqué par les ballets du danseur Patrick Dupond.

— Adolescent, vous ne vous destiniez pas à la danse ?

J'ai d'abord fait huit ans de clarinette, au conservatoire d'Évron. Mais un spectacle de Patrick Dupond, que j'ai vu à Laval, m'a bouleversé… Un prof du conservatoire m'a proposé d'assister à ses cours de danse classique. Son enseignement m'a plu. J'étais le seul gars, le Billy Elliot du coin. En un an et demi, ça a été explosif.

— Explosif ?

Dans les années 1980, ce n'était pas courant de danser pour un gars. Très vite, j'ai voulu passer le concours d'entrée du Conservatoire de Nantes. Il me fallait apprendre une liste de pas, je me suis préparé en express. J'ai été admis. Le début d'une formation académique. En classique, c'était très compliqué. Je continuais la musique, en parallèle de la danse, et tout me saoulait. On disait que ma morphologie n'était pas celle d'un danseur professionnel. Trois ans plus tard, j'obtenais la médaille d'or du conservatoire… C'est à Nantes que j'ai beaucoup découvert, que je me suis ouvert à de nouvelles formes… On nous avait présenté *Fauves*, une création contemporaine. Ça me parlait beaucoup : danse plus ouverte, champs plus larges.

— Et vous partez pour Lyon ?

J'ai suivi deux copines au CNSMD (conservatoire national supérieur de musique et de danse) de Lyon. Je me suis inscrit à l'arrache, en contemporain, par minitel à l'époque ! Et j'ai été pris, malgré mes lacunes techniques. Le jury a été « bluffé » par mon côté créatif.

— Mais vous ne terminerez pas la formation ?

À la fin du cursus, on travaille avec des chorégraphes, des professionnels extérieurs au conservatoire… Dans ce cadre, je rencontre la chorégraphe Odile Duboc, très réputée à l'époque dans le milieu. Dans son travail, il y a une réflexion qui me parle, sur la liberté du geste, dépouillé de toute forme académique. Elle me demande si ça m'intéresse d'entrer dans sa compagnie, de participer à la création de *Trois Boléros* d'après Ravel. J'ai 19 ans, j'arrête Lyon avant la dernière année. Je deviens danseur professionnel.

— Comme cela, sans transition ?

J'étais plein d'énergie, que j'avais envie d'extérioriser. Je me disais sans cesse : « Quand est-ce qu'on danse ? ». Et la gestuelle d'Odile Duboc me parlait beaucoup. J'ai travaillé 10 ans avec elle. À l'époque, on était 21 danseurs dans sa compagnie. Il y avait une vraie effervescence. Et avec Odile, on pouvait débattre. Elle est décédée en 2010. Elle a été une figure déterminante, pour moi. Une très bonne pédagogue avec une ouverture sur l'improvisation, une liberté d'expression.

— Quand passez-vous de danseur à chorégraphe ?

Être chorégraphe, selon moi, c'est développer sa propre démarche artistique en associant la danse, le corps, le sens, les rythmes avec la mise en scène. En 1998, je commence à travailler comme assistant chorégraphe de Lionel Hoche à Paris. Je rencontre pas mal de monde. Dont Michèle Noiret, chorégraphe belge, avec qui je collabore toujours. De mon propre côté, j'avais des commandes, des envies aussi de marier des choses pas forcément mariables. J'ai travaillé avec Marie-Agnès Gillot, danseuse étoile de l'opéra de Paris, un summum en classique, sur une de mes créations, *Perpetuum*, associant l'ensemble des jeunes solistes de Paris. Puis, j'ai bossé pour la maison Hermès sur pas mal de créations internationales. En général, avec cette maison, c'est du « one shot ». Là, ça a duré cinq ans.

— Mais vous n'oubliez pas la Mayenne ?

Dès 2005, je crée l'association Chantier, à Laval. Je voulais y être pour faire un travail de défrichage, contribuer à une meilleure représentation de la danse sur le territoire… Dans les années qui ont suivi, il y a eu la création du Théâtre de Laval, l'arrivée de Babette Masson au Carré, de nombreux projets avec la saison culturelle de l'Ernée, le Kiosque, Mayenne Culture… En Mayenne, j'ai senti une émulation, un dynamisme. Plus tard, j'ai constitué une nouvelle équipe et opéré un vrai virage dans mon travail, je voulais bâtir quelque chose ici, ne plus être « en chantier ». La compagnie DADR est née.

> “ LA CULTURE, C'EST CE QUI NOUS PERMET D'ÊTRE VIVANT ”

— Et l'idée est venue d'un triptyque, trois spectacles traversés par une même thématique…

Transcrire la mythologie dans la modernité, via des figures hybrides, c'est ce qui m'intéressait de creuser dans ce triptyque. Ma démarche, c'est cela : faire l'archéologie du contemporain. Passer notre monde actuel au crible des mythes anciens. Le premier des trois spectacles, *F(aune)*, c'est un solo, en référence à *L'après-midi d'un faune* de Vaslav Nijinski. Cette œuvre, créée en 1912, date de l'ère industrielle. L'époque était au classique. Lui a révolutionné l'académisme. Il suggérait le phallus avec son pouce, il évoquait des choses érotiques et bestiales. Sans le savoir, il a posé les premières pierres de la danse contemporaine. Au même moment, dans les usines, on fabrique en série des Teddy Bears. Mon *F(aune)* à moi, ce sera donc un ours en peluche… de trois mètres de haut, dans lequel je me glisse pour incarner cette figure mythologique, et in fine parler de l'homme industriel.

— La dernière pièce de la trilogie, *(S)acre*, fait aussi écho à Nijinski…

Travailler sur le *Sacre du printemps*, c'était mon envie depuis le début de cette série. S'attaquer à un tel monument dont il existe tant de versions par tant de chorégraphes, c'est un vrai défi. C'est la deuxième pièce de Nijinski. Rythmée par la forme scandée de la musique du compositeur Igor Stravinsky… La musique de notre *(S)acre* s'appuiera sur des motifs très courts, minimalistes, punks… C'est un contrepied total à l'œuvre originelle, où une jeune fille vierge est sacrifiée pour célébrer le printemps. Ce printemps-là, nous en avons malheureusement connu de nombreux autres depuis. Le combat que nous poursuivons avec *(S)acre*, c'est celui du droit des femmes. Et sur scène, elles seront 12 femmes interprètes, de tous bords. On a reçu 1 200 CV ! On a retenu 120 candidates. Nous en recevions 40, en même temps. Je voulais qu'elles proposent, qu'elles s'expriment, j'ai eu envie d'une famille qui se crée d'elle-même. Et ça a été le cas…

F(aune) de David Drouard © Jean-Louis Fernandez

— À propos de *(S)acre*, vous parlez de concert chorégraphique…

C'est vraiment dans cet objectif que je mène ce travail. Ce sera un live mêlant plein d'éléments différents. Avec trois musiciennes qui n'avaient jamais travaillé ensemble. Je voulais une batteuse qui soit un vrai métronome. J'ai rencontré Simone Aubert (musicienne au sein des groupes Massicot et Hyperculte). Puis Émilie Rougier qui joue des machines dans le groupe electro-noise Marvin. Et Agathe Max est arrivée, avec ses violons complètement délirants. On les a réunies. On a fait des essais extrêmement concluants. Elles formeront un groupe.

— Pourquoi avoir aussi associé Gilles Clément à cette création ?

Il est architecte paysagiste et jardinier. J'aime beaucoup la portée symbolique de son travail, qui démontre la force de la nature. On collabore sur la notion de « rudéral » : ces plantes qui poussent sur les décombres, les tas d'ordures… La nature qui refait surface là où elle n'était plus. Il composera des jardins sauvages pour amener le végétal sur scène. Ces jardins évolueront avec le temps, les saisons, au fil des spectacles.

— En parallèle de vos spectacles, vous intervenez régulièrement auprès des jeunes, dans les conservatoires, les écoles… Un mot sur votre travail de transmission ?

J'ai des souvenirs très forts d'une semaine de résidence au collège Béatrix-de-Gâvre, en mars 2015 à Montsûrs. C'était la totale liberté. On a mis en relation musique, danse et arts visuels. On a chamboulé les habitudes, valorisé le vivre-ensemble. La restitution, dans les couloirs, les salles de classe, la cour, était super forte politiquement. C'est-à-dire que dans cet environnement normé – l'école –, tout à coup, les enfants ont eu tous les droits. Ils avaient des choses à dire. Et on n'avait pas besoin d'expliquer ce qui se passait, juste de le vivre.

— La dimension politique fait partie intégrante de votre travail ?

J'ai un regard à porter. Dans un monde où il y a des camps de concentration pour les homosexuels, en Tchétchénie. On vit la fin d'une civilisation. On tue notre environnement. Il y a Trump, Poutine… La société mue. L'homme s'enfonce dans un individualisme que renforce internet. La culture, c'est ce qui nous permet d'être vivant, d'être qui on est, et aussi de révéler un monde qui va mal, des choses cachées… Mais rien n'est perdu. À notre petite échelle, prenez la Scomam à Laval : on va bientôt hériter d'un lieu avec d'autres associations culturelles, doté d'un espace scénique où l'on pourra proposer des expos, apéros-danse, cafés-philo… Ce sera un endroit alternatif. L'esprit « punk » est de retour. ◆

À VOIR

Le spectacle *(S)acre*, le **27 octobre au Théâtre de Laval**.
Précédé d'une rencontre avec David Drouard (18h30).

ENSEIGNEMENT ARTISTIQUE

GO AGGLO GO !

« *On était les derniers* », admet François-Marie Foucault, directeur du nouveau **conservatoire de Laval agglo**. Bons élèves, les conservatoires et écoles de musique mayennais ont tous, au fil des années 2000, évolué vers l'échelon intercommunal. Tous sauf ceux de l'agglomération lavalloise, où les établissements d'enseignement artistique de Bonchamp, Changé, Laval, L'Huisserie, Louverné et Saint-Berthevin fusionnaient à la rentrée 2017.

Il faut dire que l'affaire n'était pas mince. Le bébé dont accouche cette fusion est un mastodonte pesant 3 500 élèves et quelque 140 profs de musique, danse, théâtre et arts visuels. Des enseignants qui bénéficieront désormais tous des mêmes conditions statutaires et salariales, ce qui impliquait d'étudier chaque cas un par un. « *Un boulot énorme* », qu'il a fallu mener en un temps express : les élus de l'agglo, qui ont voté la fusion de façon largement majoritaire, avaient donné deux ans à l'équipe pour mener à bien l'opération.

Outre la mutualisation du matériel et du personnel, cette évolution répond d'abord à un enjeu d'équité et d'accessibilité aux pratiques artistiques. Les habitants de certaines communes ne disposaient d'aucune proposition d'enseignement artistique. Et l'offre, mal équilibrée, demandait à être harmonisée à l'échelle de l'agglo. Tout cela en continuant à proposer un service de proximité : avec la fusion, pas de centralisation, les ex-écoles deviennent les 6 pôles d'un conservatoire multi-sites.

Première traduction concrète de cette mutation pour les usagers : une simplification des tarifs – « *on passe de 150 tarifs différents à 3 possibilités* », qui diminuent de manière significative pour nombre d'élèves : calculés sur le niveau de revenu, ils oscillent désormais entre 22 et 365 euros par an pour un parcours complet au tarif plafond. « *Pour un habitant de Saint-Jean-sur-Mayenne qui payait environ 1000 euros l'année pour suivre des cours au conservatoire, il y aura une sacré marge* ». Autre (r)évolution : une mise à plat de l'approche pédagogique, centrée sur les pratiques collectives et le « *projet* » de l'élève, « *quitte à inventer un parcours pour chacun* ».

Des projets plein les cartons, l'équipe du conservatoire d'agglo « *se donne deux ans pour mettre en place la fusion, et établir ensuite un état des lieux des chantiers à mener* ». Histoire aussi de préparer l'installation de l'antenne lavalloise dans ses nouveaux locaux, prévue pour 2020, soit demain !

COLOMBIE EN MAYENNE

BOGOTÁ EXPRESS

Au-delà des clichés et des images d'Épinal, **Lecture en tête** poursuit son exploration de la culture colombienne. Une opération démarrée début 2017, qui s'inscrit dans l'année de « La Colombie en France » initiée par l'Institut Français. Fédérant une grande diversité d'acteurs, l'association lavalloise propose un programme d'une richesse impressionnante. Soit, d'octobre à décembre 2017, près de 20 rendez-vous, entre musique, littérature, cinéma, street art, théâtre, cirque… Parmi lesquels un concert d'Antonio Rivas, champion de la cumbia et du vallenato, des rencontres inédites associant les pianistes Florence Pavie et Diego Franco ou le comédien Patrick Sueur et la danseuse Ximena Cuervo Vela, des tables rondes réunissant des auteurs majeurs de la littérature colombienne ou le spectacle *Somos* de la compagnie d'acrobates-circassiens El Nucleo… Si avec tout cela, vous ne tombez pas sous le charme latino-américain !

Antonio Rivas Quartet, le 27 octobre à Saint-Berthevin.

Crémaillère Installé sur 2 sites (Cossé-le-Vivien et Craon), l'**établissement d'enseignements artistiques du Pays de Craon** inaugurait à la rentrée ses nouveaux locaux craonnais. Des bâtiments entièrement rénovés, équipés notamment d'un espace scénique dédié aux résidences et spectacles, d'une chapelle idéale pour accueillir des concerts acoustiques et d'un studio de répétition toutes options (sono, amplis…), ouvert aux musiciens en quête de local de répète.

Merci patron ! Le seul café-concert du 5.3 change de proprio. Après 14 ans de bons et loyaux services, et des dizaines de concerts d'anthologie, Philippe Olenic, patron haut en couleur et féru de rock'n'roll, quittait le navire fin septembre. Mais pas de panique, l'ex-**Chez Philippe**, désormais baptisé **Le Décibel**, continuera à programmer des concerts dans son fief de Montenay. Derrière le comptoir : Florentin Hamon, le fiston des créateurs du bar, il y a 25 ans !

Vernissages L'agglo lavalloise s'enrichit de deux nouveaux lieux d'exposition. Ancien garage du presbytère, à proximité du parc des Ondines à Changé, **La Loge** ouvrait ses portes en mai dernier : 35 m² et 20 m linéaires « *autour d'un axe fort, l'œuvre de petit format* ».

En septembre, Laval étrennait ses **Bains douches**, l'un des seuls bâtiments de style art déco de la ville, superbement rénové et désormais converti en lieu culturel. Plusieurs expos y sont d'ores déjà programmées en 2017-2018.

FESTIVAL

LEUR CONTE EST BON

Picard, installé en Mayenne depuis 13 ans, le conteur Olivier Hédin se sent bien dans nos contrées (ordinaires). « *Les loulous mayennais m'ont adopté rapidement* », rigole-t-il, barbichette au vent. La compagnie Oh !, qu'il a créée, est venue se nicher tout en haut du département, à La Chapelle-au-Riboul, petit bled de 500 âmes, dont certains habitants contribuent activement à la vie de la compagnie. Pour les remercier, Olivier Hédin lance en 2013 **Les contrées ordinaires**, un festival dédié au « *conte dans tous ses états* ». Inspiré notamment par l'exemple du festival Le nombril du monde, lancé par le conteur Yannick Jaulin, qui a fait de son village de Pougne-Hérisson (300 habitants) un centre névralgique du conte et des arts de la parole en France. Ici aussi, l'initiative traduit l'envie de la compagnie Oh ! d'ancrer son activité dans son territoire d'attache, de « *contribuer à son animation et de lutter contre son isolement* », assure Olivier Hédin.

Au départ, on l'observe de loin, « *derrière les haies, comme ça se fait dans le bocage* ». Mais, peu à peu le village se prend au jeu. Lors de la prochaine édition, les 20 et 21 octobre, une centaine d'habitants rejoindront l'équipe bénévole. Le conteur intervient à l'année auprès des élèves de l'école municipale, qui présenteront leur travail au festival, aux côtés de 32 compagnies et artistes professionnels. Avec Yannick Jaulin (tiens tiens) en « tête d'affiche » d'une programmation qui se veut éclectique, du « *conte traditionnel aux formes les plus contemporaines* ». Le festival, qui attend 2 000 visiteurs, varie les plaisirs : scène ouverte – « *il y a une vraie dynamique autour du conte en Mayenne avec de nombreux conteurs amateurs* » –, balades, contes jusqu'au bout de la nuit… Le tout à des tarifs très abordables. À ce conte-là, on veut bien faire le plein d'ordinaire !

© Christophe Raynaud de Lage

Yannick Jaulin, invité des Contrées ordinaires le 20 octobre.

Bande-annonce Après plus d'un an de travaux, **Le Vox** à Mayenne rouvrira ses portes cet automne. Nouvelle façade, espace d'accueil plus spacieux… Le cinéma disposera surtout d'une 3e salle qui permettra au lieu, classé « Art et essai », de « *développer harmonieusement sa fréquentation* » (près de 70 000 spectateurs en 2015), mais aussi de proposer des rencontres, rétrospectives et autres projets susceptibles de « *former le regard du spectateur* ». De quoi rendre jaloux quelques cinéphiles lavallois.

LUTHIER

SIX-CORDES COUSUE MAIN

Il en rêvait depuis toujours. Depuis sa première gratte, qu'adolescent il a démontée et remontée de A à Z. En 2015, Franck Tétard lâche son job de juriste dans un cabinet d'assurances pour tenter l'aventure : créer ses propres guitares. Il lui faudra deux années pour fabriquer ses propres outils et mettre au point ses prototypes : du choix des essences de bois – « *il y en a qui ont l'oreille absolue, moi j'entends le son du bois* », glisse-t-il – aux différentes solutions techniques qu'a conçues ce luthier « *autodidacte complet* » pour ses instruments. Orfèvre doué d'une habilité et d'une précision d'horloger, le quarantenaire, en Géo Trouvetou « *un peu punk* », invente en toute humilité des réponses innovantes aux problématiques rencontrées fréquemment sur les guitares : solidité du manche, justesse défaillante…

Résultat de ces deux années d'études et de tests : 6 modèles, soit deux guitares électriques, une basse, un ukulélé, une guitare folk et une guitare classique en cours de finition. Tous estampillés **Cozuno**, la marque créée par Franck, ces instruments de « *caractère* » affirment une identité visuelle et esthétique tranchée, mais sont modulables à souhait, du choix du bois à la forme du manche. « *Chaque musicien est unique,* explique le Lavallois. *Je tiens compte de ses envies et de son jeu pour lui proposer un instrument qui lui corresponde, et soit complètement au service de sa créativité. J'aime les guitares qui ont une âme, ce qu'offrent rarement les instruments industriels. La main entend des choses que les machines, certes plus précises, ne percevront jamais* ». Lancée officiellement depuis septembre, son activité comprend aussi un service d'entretien et de réparation d'instruments, qui a déjà attiré une partie de la scène locale dans son atelier. Gageons que le flux s'élargisse et s'amplifie très vite.

© Florian Renault

Nouvelle saison Même jour, même heure… **Tranzistor l'émission** continue de squatter les ondes de L'autre radio, chaque premier jeudi du mois à 21h. 4 émissions live sont aussi programmées en 2017-2018 à Laval, Château-Gontier et Mayenne. Premier rendez-vous le 7 décembre à la Rotonde du Théâtre de Laval avec Yves Tole Family et La Croqueuse. Toujours gratuit, à l'heure de l'apéro !

Soirée disto Depuis 2 ans, rendez-vous est pris : à la Toussaint, l'asso **T-Paze** régale nos esgourdes avec une programmation osée et éclectique. Rebelote le 21 octobre à Château-Gontier, pour une soirée entre beats hip hop et grattes saturées, avec les punks nantais de Heavy Heart, le quintet indie rock lillois Bison Bisou, l'excellent beatmaker Degiheugi et le rappeur-clubbeur Killason, parfait pour achever la soirée, au sens propre comme au figuré !

Hip hop conscient Depuis 7 éditions, le festival lavallois de cultures urbaines **Jeunesses de Karactère** (J2K pour les intimes) a fait sienne l'antienne chère aux fondateurs du hip hop, « *Peace, love, unity & havin'fun* ». Au programme, du 17 au 28 octobre : concerts avec Demi-Portion et l'ex-Lavallois Prince d'Arabee, spectacle de danse hip hop, battle de breakdance, et grand bal funk pour terminer, histoire de mettre toute la famille sur le dancefloor !

Bible.com Pour tout savoir sur les studios de répétition, les cours, dispositifs d'accompagnement, tremplins, etc. existants dans le 5.3, téléchargez la nouvelle édition du **Guide des musiques actuelles en Mayenne** sur **tranzistor.org**. Le site de Tranzistor bénéficiera, comme le magazine, d'un lifting complet dans les semaines à venir : design revu, nouvelles fonctionnalités, contenus spécifiques…

STAGES, RENCONTRES…

AVIS AUX AMATEURS !

Terre de théâtre amateur, le département compte près de 80 troupes qui animent la vie du territoire. À ces comédiens, techniciens ou metteurs en scène amateurs, sont régulièrement proposées des rencontres, stages ou formations, via l'association Théâtre amateur en Mayenne ou Mayenne Culture. Prochain rendez-vous les 4 et 5 novembre à Évron, avec **Passage à l'acte**. Un week-end pour se rencontrer, découvrir ou approfondir sa pratique théâtrale, avec des intervenants professionnels, autour du jeu d'acteur, du registre comique ou de la mise en lumière. Avis aux amateurs, Mayenne Culture propose également en 2017-2018 de nombreux rendez-vous ouverts aux comédiens comme aux musiciens ou danseurs : stages (être en scène, créer une bande-son ou composer en groupe), week-end choral, rendez-vous info… À noter aussi : un projet de « chœur éphémère », ouvert à tous les chanteurs, avec l'explosive vocaliste jazz **Leïla Martial**, qui se conclura par 3 concerts au printemps 2018.

© Jean-Christophe Garcia

Laurent Le Deunff, Chat-Brachiosaure

EXPO

ÉCHANGES NORD-SUD

Au départ, une envie commune, celle des centres d'art contemporain de Pontmain et du Carré à Château-Gontier de travailler avec un même artiste, le sculpteur et dessinateur **Laurent Le Deunff**. L'occasion rêvée de répondre au souhait partagé depuis longue date par les deux structures de « *collaborer sur un projet commun, au-delà des échanges réguliers que nous pouvons entretenir entre centres d'art* », resitue Annaïk Besnier, directrice du CAC de Pontmain, l'un des trois centres d'art contemporain (avec Château-Gontier et Mayenne) que compte le département, « *un maillage étroit, plutôt rare en territoire rural* ».

Construite en deux parties qui se répondront – ce qu'induit son titre, *Stalactites et stalagmites* –, l'exposition de Laurent Le Deunff démarrera à Pontmain pour se poursuivre à Château-Gontier. « *Une belle occasion* » pour l'artiste de présenter la diversité de son travail, dans deux lieux très différents. « *L'objectif est de faire circuler nos publics* » poursuit Annaïk Besnier. Et de leur permettre d'explorer en profondeur l'univers en trompe l'œil de l'artiste, à la fois très accessible et complexe. Un monde souvent empreint d'humour, imprégné d'imaginaire forestier, nourri d'art brut, « fait main » généralement avec des matériaux naturels.

Acte 1, du 7 octobre au 19 novembre à Pontmain donc, où l'artiste présentera une sélection d'œuvres existantes et de créations inédites. Avec à la clé de nombreux rendez-vous construits autour de l'exposition : conférence, visite avec l'artiste, spectacles… 2e acte, du 20 janvier au 15 avril à la Chapelle du Genêteil à Château-Gontier. Un espace monumental pour lequel le plasticien créera une installation spécifique.

À ne pas manquer, le 14 octobre, la sortie en bus qui vous emmènera de la Chapelle du Genêteil à Pontmain, en passant par le 6par4 et le musée d'art naïf et des arts singuliers de Laval.

Par ici les sorties Bientôt dans vos casques : le nouvel EP vinyle de **Marabout Orkestra**, avec la chanteuse Leïla Bounous en guest-star. Les **Shouters** mitonnent eux pour l'automne un album live, qui viendra conclure une aventure lancée il y a… près de 50 ans ! À venir aussi : les 1ers EP de **La Croqueuse** et **Maen**, un second EP pour **Dezel**, les 1ers albums d'**Octane** et **EZPZ**, un nouveau disque pour le revenant **radouL branK…**

Que fait l'art à l'école ?

À chaque nouvelle nomination d'un ministre de la culture, le même scénario se répète, auquel la nouvelle occupante du 3 rue de Valois n'a pas fait exception : comme ses prédécesseurs, Françoise Nyssen, relayée par son confrère au ministère de l'éducation, veut faire de l'éducation artistique une « priorité absolue ». Si d'aucuns doutent, vu le climat budgétaire actuel, des traductions concrètes de cette prise de position, sa récurrence symbolise et confirme la place centrale qu'occupe aujourd'hui l'éducation artistique dans le monde culturel et éducatif.

Ici comme ailleurs, les acteurs locaux n'ont pas attendu ces injonctions ministérielles pour s'emparer du sujet. Dès sa création en 1974, l'ADDM 53 (association départementale pour le développement de la musique, devenue depuis Mayenne Culture) se tourne vers le public scolaire, et embauche une armada de musiciens, qui investiront les écoles aux quatre coins du département. Ailleurs, des militants, pour beaucoup enseignants, échafaudent des projets qui structureront en profondeur l'action culturelle en Mayenne : des activistes de l'association Amlet à Atmosphères 53, de Jean-Luc Bansard et son Théâtre du Tiroir au festival Les Embuscades qui, « *dès ses premières éditions, ouvrait ses portes au public de demain* », comme en témoigne Corinne Bonnet, responsable du service de développement culturel du conseil départemental entre 1989 et 2016. Le Département jouera d'ailleurs, par sa politique volontariste en faveur de l'intercommunalité culturelle, un rôle actif de levier dans le développement de l'éducation artistique au sein des saisons culturelles et écoles de musique, dont se sont dotées la quasi-totalité des communautés de communes en Mayenne. À la fin des années 2000, toutes les saisons proposent des actions en direction des scolaires, coordonnées par un médiateur culturel, tandis que l'intégralité des écoles de musique dispose d'au moins un musicien-intervenant en milieu scolaire.

Structuré plus tardivement, le secteur des musiques actuelles s'empare aussi bientôt du sujet. Arts plastiques, spectacle vivant, littérature, cinéma… Les initiatives foisonnent. Impossible ici d'évoquer toutes les actions exemplaires mises sur pied un peu partout, à l'image de l'ambitieux projet lavallois Quartiers en scène, de l'innovant festival Croq' les mots, marmot ! ou du dynamisme de l'association Eclat (pour Enseignement catholique liens artistiques territoriaux).

Certes, il reste encore beaucoup à faire, pour offrir une meilleure cohérence et lisibilité au fourmillement d'actions proposées, éviter certains doublons, pallier certains manques… Mais chacun s'accorde pour souligner la vitalité de l'éducation artistique et culturelle en Mayenne. Ce dossier s'en veut le reflet, forcément incomplet. Avec un objectif premier : donner la parole à celles et ceux qui, au quotidien, démontrent qu'à l'école, l'art fait beaucoup de bien. ◆

Illustration : Agathe Demois & Vincent Godeau

« Un vrai sujet de société »

L'éducation artistique et culturelle. Pourquoi ? Par qui ? Comment ? Marie-Christine Bordeaux, chercheure spécialiste de la question, décrypte cette notion pas toujours explicite pour les néophytes. Interview. Par Armelle Pain

Qu'entend-on par « éducation artistique et culturelle » ?

Pour aller vite, l'éducation artistique et culturelle (ÉAC) désigne le recours aux pratiques culturelles et artistiques dans la sphère éducative. On peut aller un peu plus loin dans la définition en distinguant quatre modes de transmission qui ne sont pas toujours appelés ÉAC mais qui peuvent en relever.

La définition la plus partagée correspond à l'introduction des pratiques artistiques dans l'école dans le cadre de partenariats actifs entre des enseignants, des artistes ou des professionnels de la culture (médiateurs, architectes…) et des structures culturelles (cinémas, théâtres…).

De plus en plus, on englobe dans l'ÉAC les enseignements artistiques. À l'école et au collège, ce sont les cours de musique et d'arts plastiques (dispensés par des enseignants spécialisés au collège). Au lycée, ce sont les options lourdes et légères que les élèves suivent à partir de la classe de 1re.

Si on élargit encore la focale, on trouve également les enseignements artistiques spécialisés dispensés dans la majorité des cas hors temps scolaire au conservatoire ou à l'école de musique. C'est un choix individuel et familial.

Ensuite, il y a toutes les propositions hors temps scolaire que ce soient les temps d'activités périscolaires, les activités proposées par les mouvements d'éducation populaire pendant les vacances, etc.

La difficulté est d'articuler ces différentes interventions qui relèvent à la fois de l'éducation formelle et non formelle…

Cette articulation porte aujourd'hui un nom : parcours d'éducation artistique et culturelle. Dans un objectif de mise en cohérence de propositions, on se place du point de vue de l'enfant ou du jeune, qui bénéficie de l'ÉAC sur ses temps scolaires et de loisirs. La notion de parcours est intéressante mais sa dimension opérationnelle est compliquée. Si bien qu'on utilise plutôt la première définition, limitée au cadre de l'école, par laquelle tous les enfants passent. C'est le cadre le plus innovant, et ce depuis assez longtemps !

Comment a évolué l'éducation artistique, de ses origines à aujourd'hui ?

Dans les années 1960-1970, des enseignants et artistes militants ont mené des expériences d'ouverture aux pratiques artistiques, souvent dans une démarche de remise en question des institutions traditionnelles et de mise en œuvre des principes de l'éducation populaire.

En 1983, l'accord entre les ministères de la culture et de l'Éducation nationale a été fondateur institutionnellement. D'une part en encourageant l'ouverture des établissements scolaires sur leur environnement culturel et des programmes scolaires sur la dimension artistique. D'autre part en favorisant une meilleure prise en compte, par les structures culturelles, des préoccupations propres à la petite enfance et à l'âge scolaire. C'est dans cet esprit que des dispositifs et des actions partenariales ont été depuis développés sur le terrain : ateliers de pratique artistique, options arts en lycée, classes culturelles dans un premier temps, puis jumelages culturels, sites expérimentaux, dispositifs d'éducation au cinéma…

En 2000, le plan Lang-Tasca a posé les jalons d'une généralisation de l'ÉAC avec la mise en place de projets de courte durée accessibles à toutes les classes, la création de pôles nationaux de ressources, la formation des acteurs… Il s'agissait de permettre à chaque élève de rencontrer l'art et la culture, plusieurs fois au cours de sa carrière scolaire. Ce plan ambitieux a été interrompu en 2003 et les années qui ont suivi n'ont guère été favorables au développement de l'éducation artistique : nombreuses suppressions de postes, suppression des IUFM. Dernièrement, la loi de refondation de l'école de la République (2013) a introduit le parcours d'ÉAC, évoqué plus haut, pour tous les élèves scolarisés. Cela s'est accompagné d'un important effort financier de la part du ministère de la culture.

Rencontres départementales danse à l'école - Mayenne - Mai 2017

De leur côté, et en lien bien sûr avec les acteurs de l'éducation et de la culture, les collectivités locales – départements et communes surtout – se sont fortement impliquées dans l'ÉAC depuis plusieurs années. Et on considère de plus en plus cette question comme une composante essentielle des projets culturels des intercommunalités.

Malgré les obstacles depuis une trentaine d'années, l'ÉAC a gagné du terrain pour occuper aujourd'hui une place centrale dans les discours généraux de politique culturelle, et on constate une réelle progression du nombre d'élèves touchés par ces actions.

Qu'apportent l'art et la culture à l'école ? En quoi contribuent-ils à l'éducation des enfants ?

L'éducation artistique relève de la sensibilisation et de la démocratisation de l'accès aux œuvres et aux lieux, et de l'initiation aux pratiques artistiques. Son but est l'ouverture et la découverte, non la spécialisation. Elle permet un apprentissage par la rencontre avec les œuvres (« voir »), par la pratique artistique personnelle dans un cadre collectif (« faire ») et la capacité à analyser, contextualiser une œuvre (« interpréter » ou « dire »).

Ce qu'apporte l'artiste dans la classe, c'est un point de vue, un regard singulier sur le monde. Il amène également des compétences expressives, des savoir-faire, des idées ambitieuses et folles parfois. Il va souvent au-delà de ce que les enseignants pensent possible au départ. On n'apprend pas des savoirs déjà préparés dans des manuels, on construit quelque chose ensemble, on expérimente. L'artiste apporte une grande exigence sur la forme et sur le sens. Il amène à s'interroger, à faire, défaire, refaire… Il s'adresse à l'enfant comme à un autre artiste et prend le risque de travailler avec lui jusqu'à une production finale, ce qui nécessite un travail de fond sur la durée. La relation adulte-enfant avec l'artiste est assez différente d'avec l'enseignant. Cet écart est très productif pour tout le monde.

Aujourd'hui, comment aller plus loin en matière d'éducation artistique ?

Il y a une grande part de militantisme du côté des enseignants, des artistes et des structures culturelles quand ils s'engagent dans des projets qu'ils co-construisent. Si on veut généraliser ces démarches, la formation des enseignants – aujourd'hui insuffisante – est indispensable. Il faut également prendre garde à ne pas dupliquer des formats d'action limités en nombre d'heures et standardisés par des programmes scolaires simplificateurs. Je dirais qu'il faut laisser aux artistes le temps d'une présence significative et d'une véritable rencontre avec les élèves.

L'ÉAC, avant d'être une affaire institutionnelle, est d'abord un vrai sujet de société. Que voulons-nous transmettre aux générations futures ? Comment le leur transmettre ? Quelles expériences de l'art et de la culture voulons-nous partager ? ◆

À LIRE

Éducation artistique, l'éternel retour ? de M.-C. Bordeaux et F. Deschamps, éd. de l'Attribut.

Itinéraire d'une enfant gâtée

De la maternelle au lycée, récit – pas si imaginaire que ça – des pérégrinations d'une élève parmi le foisonnement des dispositifs d'éducation artistique en Mayenne.

Suzie est une veinarde. Elle habite La Bazouge-des-Alleux, dans les Coëvrons. Une intercommunalité pionnière qui, depuis 2008, a mis sur pied un plan local d'éducation artistique associant les différents acteurs culturels du territoire : saison culturelle, réseau des médiathèques, conservatoire…

1

En moyenne section, Suzie, 4 ans et demi, assiste à son premier spectacle, programmé par la saison culturelle des Coëvrons, dans le cadre de **Spectacles en chemins**, réseau de diffusion jeune public porté par la FAL 53. Elle pourra y retourner toute sa scolarité : chaque classe du territoire peut bénéficier tous les ans d'un spectacle de la saison culturelle.
Au niveau départemental, Spectacles en chemins rassemblait **7 500 élèves** de maternelles et de primaires en 2016-2017, dont une centaine ont bénéficié d'un parcours associant spectacles, pratique artistique, rencontres avec des artistes…

2

En CE1, la classe de Suzie monte un super projet de conte musical avec un musicien-intervenant, qui joue du tuba. Suzie surkiffe : elle veut un tuba à Noël et prendre des cours au conservatoire !
L'an passé, **13 439 élèves** en primaire ont bénéficié des interventions musicales d'un « dumiste » via l'un des 10 conservatoires du département.

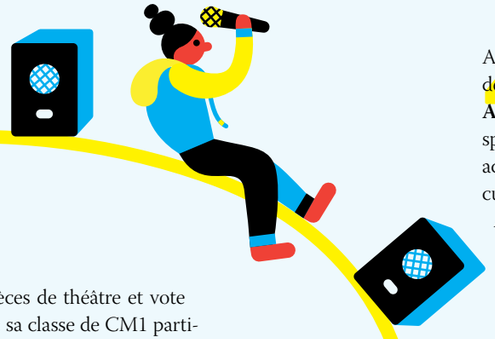
CHIFFRES-CLEFS

L'éducation artistique en Mayenne, c'est aussi :
- 41 classes orchestres à l'école, collège et lycée
- 14 classes à projet artistique
- 925 élèves inscrits aux Printemps théâtraux
- 200 collégiens en Jumelage avec le Théâtre de l'Éphémère
- 500 collégiens sur scène pour les Chorallèges
- 2 233 élèves participants à Danse à l'école
- 280 élèves participants à Danse au collège et au lycée
- 850 lycéens aux Rencontres du festival du 1er roman
- 120 lycéens participants à Zic Zac au Lycée

Données 2016-2017

3

Suzie bouquine des pièces de théâtre et vote pour sa pièce préférée : sa classe de CM1 participe au concours **Les jeunes lisent du théâtre**, initié par l'association Amlet.
850 enfants en primaire et collège y ont participé en 2016-2017. Environ 20 classes contribuent aussi chaque année au **Prix Bull'gomme 53**, organisé par la Bibliothèque départementale et dédié à la BD jeunesse.



4

Grâce à **Collège au cinéma**, notre héroïne va 3 fois au ciné cette année, et passe même derrière la caméra pour un atelier de pratique. Objectif : réaliser un court-métrage !
Porté par Atmosphères 53, Collège au cinéma rassemblait **4 458 élèves** l'année scolaire passée, auxquels s'ajoutent 26 217 (!) élèves pour **Ciné-enfants** et 3 448 pour **Lycéens au cinéma**.

5

Au collège Paul Langevin à Évron, Suzie (14 ans déjà !) participe avec sa classe de 4e au dispositif **Aux arts, collégiens**. Au programme : 3 sorties spectacle ou expo, 2 ateliers avec un artiste, des actions de médiation orchestrées par la saison culturelle des Coëvrons…
À l'initiative du Département, Aux arts se déploie progressivement et vise **1 500 élèves** en 2017-2018 dans 6 communautés de communes.

6

Mince, ça file : mademoiselle Suzie est déjà au lycée ! Elle décide d' « émigrer » à Laval au Lycée d'Avesnières, car ce dernier propose une **option arts appliqués**. Avec sa classe, elle présentera peut-être son travail via l'opération **Les jeunes s'exposent**, initiée par la région Pays-de-la-Loire.
Au lycée, différents cadres d'enseignement (seconde d'exploration, option facultative ou obligatoire) permettent de découvrir et pratiquer la musique, le théâtre, les arts plastiques ou le cinéma.
Quant à Suzie, elle continue le tuba et intègre cette année l'équipe déco du festival Au foin de la rue. L'aventure ne fait que commencer !

Leçons de cinéma

Quand Charlie Chaplin permet de parler du racisme en classe… Petite leçon de cinéma avec un militant de l'art à l'école, Yannick Quillet, et sa classe de CM1-CM2, dans le cadre de l'opération Ciné-enfants.

Par Timothée Gigan Sanchez

Grand soleil et grosse chaleur, dehors, ce 1er juin. Après la récré, ce sont des élèves exténués mais attentifs que l'on retrouve, à 11h, en classe, pour une séance cinéma bienvenue. C'est le jeune Simon qui nous guide jusqu'à la salle de classe, à l'étage du bâtiment C de l'école primaire Saint-Louis/Sainte-Marie, à Château-Gontier. Là, Yannick Quillet, enseignant et directeur de l'école, commence sa séance d'histoire des arts. À l'affiche: cinéma burlesque!

« *Charlie Chaplin, vous le reconnaissez à quoi ?* », demande-t-il à ses élèves de CM1-CM2. « *À sa canne et à son chapeau melon* », répondent en chœur les 19 enfants. Il faut dire qu'ils ont beaucoup appris, cette année. Ils ont étudié et vu au cinéma *Hugo Cabret* de Scorsese, dans le cadre de Ciné-enfants. Créé en 1997 par l'association Atmosphères 53, ce dispositif permet aux classes participantes de voir au cinéma deux films par an, parmi six films au choix.

Parallèlement, les élèves ont découvert *Le voyage sur la lune* de Méliès, auquel le film de Scorsese fait directement référence. L'occasion toute trouvée pour tirer le fil et faire découvrir l'œuvre de géants du cinéma burlesque comme Charlie Chaplin, Buster Keaton – « l'homme qui ne sourit jamais » – Laurel et Hardy ou Harold Lloyd. Ce qui surprend les élèves, c'est qu'ils rient aux gags de ces acteurs du début du XXe siècle, « *alors que c'est muet, pourtant* ».

Et si ça fonctionne, ce n'est pas dû au hasard, mais à un choix mûrement réfléchi « *On a la chance en Mayenne d'avoir des dispositifs qui associent les enseignants au choix des films* » explique Yannick Quillet. Depuis 14 ans, l'instit fait ainsi partie du comité de pilotage de Ciné-enfants, et sélectionne les longs métrages proposés aux classes. « *J'assure aussi des interventions auprès des enseignants qui participent à Ciné-enfants.* » Des actions de formation en relation avec les films programmés qui, avec les documents pédagogiques très complets fournis par Atmosphères 53, leur permettent de préparer le travail en classe avec leurs élèves.

« *Voir un film sans préparation avant, et sans séances de travail après, ça n'a aucun intérêt,* juge l'enseignant. *Il faut montrer aux enfants qu'il ne s'agit pas seulement de se distraire, et réinvestir en classe ce qu'on a vu pour l'enrichir* ». Objectif: les rendre acteurs, les amener à comprendre qu'un film n'est pas un simple produit de consommation, et les inciter à réfléchir sur ce qu'ils ont vu, à donner un avis…

> “ RENDRE LES ENFANTS CAPABLES DE RÉFLÉCHIR AU MONDE QUI LES ENTOURE ”

Esprit critique

« *Le cinéma a toute sa place à l'école* », prône Yannick Quillet. Pour l'homme, les bénéfices sont multiples: culturel, citoyen, pédagogique bien sûr… « *Enseigner, c'est aussi rendre les enfants capables de réfléchir au monde qui les entoure. C'est ce que permet l'art, le cinéma… Et c'est la volonté de tous ces projets: développer un esprit critique chez les enfants.* » Un objectif qui, dispositif Ciné-enfants ou non, conduit les élèves de l'école Saint-Louis/Sainte-Marie à se rendre au moins une fois par an au cinéma, dès la maternelle.

© Timothée Gigan Sanchez

En visionnant le film *Le caméraman* (1928), signé Buster Keaton, les élèves comprennent vite… et rigolent. « *On sait qu'il est maladroit, qu'il va encore faire des bêtises* », remarque leur maître. Et soudain, le mot « burlesque » prend sens dans la tête des élèves. Ce sont eux qui l'expliqueront : « *En fait, ils préparent le spectateur au rire, on sait qu'il va se passer quelque chose.* »

« *Théo, assied-toi !* » Il est 11h35 quand une image vient interroger une classe qui attend de plus en plus la pause de midi. Dans le tout début du film *L'émigrant* (1917) de Chaplin, les élèves voient la caméra tanguer. De dos, sur un bateau, on croit que Charlot est en train de vomir. « *Le rire repose sur nos attentes* », note Yannick Quillet. En fait, l'acteur est en train de pêcher.

« *Ce que vous allez voir maintenant, ce n'est pas à reproduire à la cantine, tout à l'heure* », prévient l'enseignant. Dans un extrait de *Charlot, machiniste* (1916), deux tournages ont lieu, côte à côte, et quand on s'énerve dans l'un à coup de jets de tartes à la crème, c'est le tournage d'à-côté qui prend tout. « *Faut-il rendre tous les coups ?* » La question est reposée dans *Big Business* de Laurel et Hardy, spécialistes des vacheries. « *C'est une ouverture à d'autres cours, notamment d'éducation civique,* assume Yannick Quillet. *On a cette chance, en primaire, d'être professeur interdisciplinaire. On touche à tout. Si on ne fait pas de liens entre toutes les matières qu'on enseigne, ça n'a pas d'intérêt. Faire des passerelles, ça m'éclate.* »

Midi. Fin de la séance. Mission accomplie pour Yannick qui a contribué à l'éveil critique et culturel de ses élèves, en les initiant à de grands noms du cinéma, tout en décryptant les effets recherchés, les techniques de l'époque…

Surtout, l'enseignant aura passé des messages. Cette année, sa classe a aussi participé à un projet musical, autour du gospel, conclu par un concert à la Halle du Haut-Anjou. Dans ce cadre, les enfants ont étudié l'esclavage. Et comme tout est lié, ils ont ainsi découvert l'histoire du clown Chocolat grâce au film *Chocolat*, avec Omar Sy et James Thiérrée (petit-fils de Chaplin). « *J'ai vraiment eu l'impression de faire mon boulot quand des élèves ont fait le lien entre l'esclavage et la Shoah,* se souvient Yannick Quillet. *Quand ils me disent : "dans les deux cas, on ne considère plus l'homme comme un homme, mais comme un animal". Je dis banco !* ».

Pourtant, l'enseignant s'oblige à ne donner aucun avis tranché. « *Des élèves me demandent pourquoi certains s'en prennent aux migrants alors que dans les années 1940, on les accueillait à bras ouverts. Je ne peux que les inviter à réfléchir.* » Et à se forger un sens critique (de cinéma). ◆

ÉDUCATEURS À L'IMAGE

Outre le festival Les Reflets du cinéma, **Atmosphères 53** intervient depuis sa création en 1989 auprès des scolaires, de la maternelle au lycée. En complément de Ciné-enfants, opération unique en France, l'association anime en Mayenne le dispositif national Collège au cinéma, qui associe séances de ciné et (très souvent) ateliers de pratique coordonnés par Atmosphères. « *En 2016-2017, cinq films ont été réalisés par des collégiens dont deux films d'animation* », détaille Estelle Chesné, chargée des dispositifs scolaires. L'asso porte aussi l'opération Ciné-Lycéens, accompagne les options cinéma des lycées de Mayenne, Évron et Château-Gontier, intervient sur temps périscolaires, coordonne des ateliers de réalisation dans des centres de loisirs ou maisons de quartiers…

Classe le théâtre !

En septembre 2016, le collège Alain Gerbault à Laval ouvrait une classe à horaires aménagés théâtre (CHAT) avec le conservatoire. Immersion dans cette classe pas comme les autres, la 2e du genre dans l'Académie de Nantes. Par Armelle Pain

Mercredi 24 mai, 9h30, conservatoire de Laval. Les 22 élèves du collège Alain Gerbault réveillent les couloirs endormis de l'ancienne caserne Corbineau. Leur journée a démarré 1h30 plus tôt par un cours de théâtre, dispensé par leur enseignante Marie Léon. Avec elle et une accompagnatrice, la classe de 6e a ensuite pris le bus TUL pour se rendre du quartier Saint-Nicolas à la rue de Bretagne. Une fois sortie des vestiaires toute de noir vêtue, la petite troupe grimpe les marches jusqu'à la salle de théâtre où Lucie Raimbault, référente pédagogique de la CHAT et Didier Lastère, responsable du département théâtre du conservatoire, tous deux comédiens professionnels, les accueillent. Tourbillon d'énergie. Joie d'être là ensemble au terme d'une année qui aura été celle des premières fois à bien des égards.

Assis en cercle sur le sol peint en noir, les collégiens commencent par un débriefing du « Prélude » qu'ils ont donné la semaine précédente au Théâtre, la première représentation publique pour certains d'entre eux : « *Moi j'ai aimé être très proche du public, presque mélangée, et entendre leurs retours* », glisse Zoé. Guidés par Marie Léon, les élèves expliquent ensuite qu'ils ont commencé à préparer en classe des lectures pour la « Journée nationale des écritures théâtrales pour la jeunesse », programmée le 1er juin.

Objectif du jour : poursuivre ce travail en suivant les conseils des enseignants du conservatoire. Didier Lastère insiste déjà sur l'adresse du texte : « *Pour cet exercice, il faut lâcher le texte pour pouvoir regarder le public qui écoute la lecture, puis revenir au texte. C'est la manœuvre la plus difficile et la plus importante pour capter l'attention* ». Avant de passer aux « choses sérieuses », on enchaîne en musique puis en silence, des exercices ludiques d'échauffement et de concentration.

Pour la première lecture, tous les élèves sont rassemblés en chœur. « *Plantez vos pieds dans le sol, les jambes légèrement écartées, sans tension, les épaules bien basses, texte sur le côté, pour que le public voie tout de suite que vous êtes présents. Regardez-vous entre vous et hop on monte le texte et ça part* », leur souffle Didier Lastère.

« *Cap ou pas cap / C'est juste qu'il faut prendre la vague / Y en a pas des meilleures que les autres / Elles sont toutes différentes et toutes renversantes / Faut juste avoir envie de se démantibuler / Pas plus que quand tu manges / des schwimgum, ou des tagada…* »

Puis Didier Lastère reprend : « *Ce texte a une énergie ! Vous dites qu'on va s'amuser, qu'on va entendre plein d'auteurs différents ! Vous devez être porteurs de quelque chose de joyeux, on va essayer de partager du plaisir. Il faut attraper l'énergie et la transmettre au copain qui suit. On refait le début dans cet esprit-là.* »

Les lectures suivantes s'enchaînent ainsi jusqu'à 11h30 par binômes avec des textes tantôt drôles, tantôt graves, souvent surprenants. Tous travaillés pour être partagés la semaine suivante à la bibliothèque Albert-Legendre.

Beaux débuts

L'initiative de la création de cette classe à horaires aménagés revient à Marie Léon. La jeune enseignante de français est arrivée à la rentrée 2015 au collège Alain Gerbault (classé « réseau d'éducation prioritaire »). Titulaire d'une certification complémentaire théâtre, elle souhaite mettre à profit sa position d'enseignante pour partager sa passion, ce qu'elle concrétise dès sa première année avec la mise en place d'un atelier de pratique artistique (APA) théâtre mené avec des comédiennes professionnelles, Valérie Berthelot de la compagnie Art Zygote et Virginie Fouchault du Théâtre d'air.

Très vite, elle formule le vœu un peu fou d'aller plus loin en créant une classe à horaires aménagés théâtre. Tout comme les CHAM (classes à horaires aménagés musique), ce type de classe vise une pratique artistique amateur éclairée et s'appuie sur un partenariat entre l'établissement scolaire, un établissement d'enseignement artistique et une structure culturelle. La direction du collège est immédiatement convaincue de l'intérêt du projet ; les équipes du conservatoire et du Théâtre, les élus de la ville de Laval et la direction académique ne sont pas longs à persuader. L'opération « Quartier en scène » menée à Saint-Nicolas depuis 2012 a certainement préparé les esprits et créé un environnement favorable à cette initiative. Tous se lancent dans l'aventure pour une mise en œuvre dès la rentrée suivante, en septembre 2016.

Tournée d'information auprès des élèves de CM2, auditions, premier jour, premier mois, premier-deuxième-troisième trimestres… Au terme de cette année inaugurale mêlant enseignement pratique dispensé chaque mercredi au conservatoire et cours théorique s'appuyant sur des spectacles vus à Laval et au Carré à Château-Gontier, les efforts conjugués et complémentaires du trio de choc Marie Léon - Lucie Raimbault - Didier Lastère portent leurs fruits. Et les élèves venus dans la CHAT au départ pour des raisons très diverses y ont trouvé un lieu d'épanouissement et de découverte : « *On va continuer jusqu'à la 3e et encore bien après. On ne s'arrêtera plus, c'est trop génial !* ».

Une histoire de transmission

Pour Didier Lastère aussi, la création de la CHAT à Laval constitue une heureuse nouvelle. Et on peut le croire sur parole, lui qui est associé avec sa compagnie, Le Théâtre de l'Éphémère, à bon nombre d'initiatives en faveur du théâtre à l'école (Jumelages théâtre, option théâtre…) depuis une vingtaine d'années en Mayenne.

« *La région des Pays de la Loire a été pionnière en matière de théâtre à l'école depuis les années 80 et reste aujourd'hui une référence au niveau national. C'est formidable de voir une nouvelle génération d'enseignants et de comédiens passionnés poursuivre le travail que nous avons initié avec des personnes comme Dany Porché autour des écritures contemporaines. J'y vois une filiation et ce n'est pas un hasard si Marie Léon est présidente de Amlet depuis cet hiver, pour moi c'est la nouvelle Dany Porché. Avec la CHAT, on transmet le goût du théâtre à 25 jeunes par niveau, qui pourront poursuivre après la 3e avec l'option théâtre du lycée Rousseau ou au conservatoire. Cela augure des développements inédits pour le territoire, j'en suis très curieux.* »

© Florian Renault

Et de conclure – en bon comédien – sur les mots d'un autre : « *Comme le dit très bien l'artiste Bernard Grosjean qui vient régulièrement en Mayenne pour les formations organisées par Amlet, nous ne cherchons pas à former des comédiens. Nous cherchons plutôt à faire de nos élèves des acteurs qui savent tenir debout, et sur une scène de théâtre, et dans leur vie de tous les jours.* » ◆

Transmission accomplie

Médiateur culturel. L'intitulé est flou et le métier peu connu. Au cœur de l'éducation artistique, la fonction est pourtant essentielle. Mise au point avec le duo de médiateurs du Carré, scène nationale et centre d'art contemporain. Par Timothée Gigan Sanchez

« *Le mot médiation est utilisé à toutes les sauces* », déplore un brin provoc Antoine Avignon, 42 ans, chargé des relations publiques et de l'action culturelle au centre d'art contemporain du Carré. « *Pour moi, il s'agit avant tout de jouer le rôle de transmetteur entre le public et une œuvre ou un artiste.* »

Le lieu d'exposition où il officie, installé dans la chapelle du Genêteil à Château-Gontier, offre un service de médiation depuis sa création. C'est en effet dans les musées et les centres d'art que sont apparus les premiers médiateurs. Car pour une œuvre exposée, sans artiste pour la présenter, il y a constamment des explications à donner. « *On ne remplace pas l'artiste, on essaie de faire passer son message aux visiteurs, sans donner une seule réponse mais en ouvrant des perspectives.* » Un accompagnement du regard en quelque sorte, qui « *va au-delà de l'œuvre. Cela permet de s'interroger, d'avoir un regard sur le monde. C'est aussi mon rôle de contribuer à ça.* »

Pour exercer ce métier, pas de chemin tracé. Des formations existent bien, aujourd'hui, mais à Château-Gontier, les deux médiateurs se sont formés sur le tas. « *Je suis arrivée en 2008,* explique Émilie Lebarbé, chargée des relations publiques et de l'action culturelle pour le spectacle vivant. *Je sortais d'un master management du patrimoine, des arts et de la culture, pas d'une formation fléchée médiation.* » Pour Antoine Avignon, le parcours est encore plus atypique. Arrivé en 1997 au Carré en tant qu'objecteur de conscience, il a enchaîné sur un emploi jeune, puis un CDI. « *Le mot médiateur n'existait même pas, à l'époque.* »

Depuis, les postes de médiation se sont multipliés en Mayenne. D'abord dans les centres d'art, à Pontmain et Mayenne, puis au sein des saisons culturelles de l'Ernée, des Coëvrons, du pays de Craon, Loiron… Une fonction qui souvent, petite équipe oblige, empile les missions : médiation mais aussi communication, billetterie, administration… Les « grandes maisons », comme le Théâtre de Laval ou Le Carré, ont la chance de s'appuyer sur des équipes dédiées. « *On est directement associés au choix de programmation, ça nous laisse le temps de nous en imprégner, pour penser la médiation* », sourit Émilie. Et pour développer un programme d'actions impressionnant. Antoine reçoit au centre d'art près de 2000 élèves par an. Visites auxquelles s'ajoutent régulièrement des ateliers de pratique, des rencontres avec les artistes exposés, des parcours sur l'année avec des classes de lycée… Quand le médiateur n'intervient pas directement au sein des écoles, dans le cadre de l'opération « Des vidéos d'artistes dans ma classe » : un cycle de trois interventions d'initiation à l'art en partenariat avec le Fonds régional d'art contemporain.

Parcours sur mesure

« *Nous sommes énormément sollicités, par beaucoup de structures sociales et d'écoles de Château-Gontier mais aussi de Laval, Sablé-sur-Sarthe, Grez-en-Bouère…* », constate Émilie qui, au « *saupoudrage et aux grosses usines à gaz touchant beaucoup d'élèves avec des propositions un peu standardisées* », préfère proposer aux scolaires des parcours sur mesure, adaptés au niveau des enfants et aux demandes des enseignants. Elle a expérimenté la saison passée avec deux classes, l'une de CP-CE1, l'autre de 4e-3e, un parcours d'éveil critique, qui devrait s'étendre l'année prochaine à un plus grand nombre d'établissements. L'idée ? Accompagner les élèves, sur plusieurs mois, en leur proposant de voir des spectacles et des expos, auxquels s'ajoutent des rencontres avec les comédiens, et des rencontres avec la psychanalyste Claire Zebrowski pour un debriefing « critique » de ce que les jeunes ont vu. « *On a été surpris de ce que les enfants ont pu verbaliser* », raconte Émilie.

Le Carré coordonne aussi les « parcours théâtraux », une opération financée par la région, qui a permis cette année à trois classes de lycée de Château-Gontier de bénéficier d'un atelier de pratique de 15 heures avec la metteuse en scène Valérie Berthelot, et d'assister à un spectacle. Avec à la clé un temps de restitution commun sur scène !

> " LA MÉDIATION, C'EST L'IMPRÉGNATION. ON APPREND EN FAISANT, PAR IMMERSION. "

Carrément cool

Accueil des Printemps théâtraux ou des rencontres chorégraphiques chapeautées respectivement par les associations Amlet et Mayenne Culture, aide au montage d'ateliers de pratique artistique (APA) dans les collèges et lycées du territoire, collaboration avec le service patrimoine de la ville pour les « Journées carrément cools » associant visite du Théâtre et spectacle… Mieux vaut aimer bosser en équipe et en partenariat quand on est médiateur. « *On travaille toute l'année en lien étroit avec les acteurs culturels du territoire, l'inspection académique, le rectorat et bien sûr les enseignants, que l'on va accompagner, aider à rechercher un intervenant… Si on fait bien notre boulot de coordination, de préparation des rencontres, de mise en relation des différents interlocuteurs, on n'est plus visible et pas forcément présent à chaque rendez-vous. Ce qui fait que parfois notre travail, un peu souterrain, est mal connu du public* », affirme Émilie.

« *C'est différent pour l'art contemporain,* pondère Antoine, *où le médiateur est au centre. Je ne peux pas me permettre d'être absent pendant des visites.* » Avec certaines classes, le quadragénaire travaille en amont avec l'enseignant pour préparer la visite et faire en sorte que les œuvres trouvent un écho dans son programme pédagogique. « *En général, lors de la visite, j'introduis l'expo puis je laisse le regard complètement libre. Chacun interprète ce qu'il voit avec sa propre culture, sa sensibilité.* » Laisser regarder avant d'intervenir, premier précepte du médiateur. « *Une fois que la classe a découvert l'expo, on y retourne ensemble,* indique Antoine. *Je pose des questions et j'y apporte des réponses variées tout en acceptant les leurs, en tâchant de ne pas être uniquement dans une position de sachant, d'expliquant. Il n'y pas de bonnes et mauvaises réponses. Parfois, ils peuvent être désarmés, perdus, insensibles. J'essaie d'y remédier.* »

Et Antoine de poursuivre : « *la médiation, c'est l'imprégnation. Un mot que j'aime. On apprend en faisant, par immersion, sans s'en rendre compte.* » Une démarche que l'équipe du Carré n'entend pas réserver aux seuls scolaires mais étendre à tous ceux, jeune ou adulte, qui veulent aller plus loin que la simple consommation d'un spectacle, via les nombreux ateliers, conférences, rencontres ou voyages culturels proposés par la scène nationale. « *L'éducation artistique,* conclut Émilie, *c'est tout au long de la vie.* » ◆

© Timothée Gigan Sanchez

Cas d'école

Portraits de quatre (p)artisans de l'éducation artistique en Mayenne. Par Armelle Pain

JOHANN LEFÈVRE

Directeur de l'établissement d'enseignements artistiques (ÉEA) du Pays de Craon

Pour ce trompettiste fondu de jazz, à la tête de l'ÉEA du Pays de Craon depuis sa création en 2013, un conservatoire ne doit pas être un simple lieu d'apprentissage, mais un acteur culturel à part entière de son territoire, en particulier en matière d'éducation artistique.

Ainsi, l'ÉEA a mis en place un important dispositif de musiciens-intervenants sur l'ensemble du territoire intercommunal. « *On a une équipe de choc de dumistes avec chacun ses spécificités, les réunions de travail sont riches et les projets foisonnent* ». En effet, Anne Dugué, Laura Marteau et Franck Wlekly interviennent auprès des publics les plus divers en lien avec les acteurs du territoire (écoles bien sûr mais aussi relais petite enfance, crèches, ÉSAT, ÉHPAD…).

En parallèle, l'ÉEA décide en 2015 de mener un projet d'initiation musicale au sein du collège Alfred Jarry de Renazé sous la forme d'un orchestre à l'école. L'idée : confier des instruments à une classe d'élèves volontaires, dont une partie du temps scolaire (2 h par semaine) est consacrée à l'apprentissage musical avec les profs de l'ÉEA. Depuis deux ans, Didier Bruno, professeur de musique du collège, travaille main dans la main avec l'équipe de l'ÉEA pour développer chez les élèves le plaisir de jouer ensemble, à la manière des marching bands de la Nouvelle Orléans. Ce projet prévu pour ne durer que deux ans connaît un tel succès qu'il est reconduit et étendu de la 6e à la 3e ! Last but not least, les jeunes musiciens renazéens ont eu la chance de se rendre à New York en mai 2017 avec leurs camarades de Gorron et de Château-Gontier pour y jouer et s'en mettre plein les yeux (et les oreilles). ◆

FLORENCE GERBEAUD

Professeure de français au lycée de l'Immaculée-Conception à Laval

Cette passionnée de littérature contemporaine et grande lectrice s'implique depuis plusieurs années dans la vie de Lecture en tête, association de promotion de la lecture et de la littérature, qui organise notamment le Festival du premier roman et des littératures contemporaines.

Chaque année, en fonction des classes dont elle a la charge, cette tête chercheuse construit pour ses élèves un parcours aux petits oignons qui passe souvent par l'étude d'extraits d'œuvres contemporaines, « *Lagarce, Mauvignier, Mouawad et bientôt Viel… Dès que je peux, j'introduis du contemporain* », et par des rencontres artistiques, spectacles... Elle s'appuie pour cela sur les propositions de Lecture en tête et des autres acteurs culturels locaux.

« *J'envisage la participation au Festival du premier roman plutôt avec mes classes de seconde. À partir de la lecture d'un ou deux romans de la sélection, nous participons à l'un des temps organisés pour les publics scolaires. Cela prend la forme d'une rencontre avec un auteur, suivie d'un atelier d'écriture ou de mise en voix et en espace* ». Pour sa séquence « théâtre et représentation », qui vise à rendre compte en classe de première « *de la théâtralité des textes* », elle emmène quand elle le peut ses classes au Théâtre de Laval. Pour l'enseignement d'exploration « littérature et société » en seconde, elle passe en « mode projet » et fait feu de tout bois : rencontre avec Sorj Chalandon dans le cadre d'une réflexion sur le journalisme, travail sur les œuvres du plasticien Jean Lecointre avec l'association L'Art au centre, en lien avec un projet sur la place de l'artiste dans la société… Selon elle, rien d'exceptionnel dans sa pratique, « *cela fait partie de notre mission d'enseignant, non ?* ». ◆

Photos : © Florian Renault

DANY PORCHÉ

Enseignante retraitée, co-fondatrice d'Amlet

Elle a transmis sa passion du théâtre à des générations d'élèves passés par ses cours, d'abord au collège de Martonne puis au lycée Douanier Rousseau à Laval. Retraitée depuis 2012, Dany Porché peut être considérée comme la principale artisane – avec le metteur en scène Didier Lastère – du développement du théâtre à l'école en Mayenne. Et ce n'est pas un hasard si l'on associe ici ces deux figures : l'un comme l'autre se voue un respect et une reconnaissance infinis depuis leur rencontre pour la création de l'option théâtre du lycée Douanier Rousseau en 1989. Ensemble, ils incarnent à merveille le partenariat enseignant-artiste tant défendu par cette tenante du théâtre-éducation.

Arrivée en Mayenne dans les années 1970, elle est alors de ces jeunes enseignants qui pensent changer le monde en changeant l'école. Elle nourrit sa pratique des recherches de l'époque, notamment autour de la pédagogie de projet, et en arrive à introduire la pratique théâtrale dans son cours de français. Dès lors, elle s'engage dans des collectifs en Mayenne et au niveau national. Ainsi naît en 1988 l'association mayennaise de liaison école-théâtre (Amlet) dont elle sera longtemps présidente. L'équipe bénévole de l'association développe le théâtre à l'école notamment par la formation et l'accompagnement des enseignants et des artistes, et l'organisation des Printemps théâtraux, une opération qui, de la maternelle au lycée, permet chaque année à une cinquantaine de classes de bénéficier de l'encadrement d'un comédien professionnel, de rencontres et d'ateliers avec des artistes…. Avec à l'issue, un temps de restitution collectif dans un lieu de spectacle du département.

Auteur de plusieurs ouvrages sur le théâtre, formatrice, en recherche continue pour agir le mieux possible avec les contraintes du cadre scolaire, elle continue d'œuvrer pour transmettre « le virus du théâtre » avec une bienveillance et un plaisir contagieux. ◆

PIERRE IMBERT

Danseur

Aussi loin qu'il se souvienne, Pierre Imbert est danseur. Un métier et surtout une manière d'être au monde qui utilisent le langage du corps. Autour de l'an 2000, il fait la rencontre de Marcelle Bonjour, militante pour la danse contemporaine à l'école et fondatrice de Danse au cœur (centre national des cultures et des ressources chorégraphiques pour l'enfance et l'adolescence). C'est une révélation pour le danseur qui retrouve là le plaisir et la spontanéité de la danse que les années de tournées lui ont fait oublier. Impliqué dans la réflexion, la création d'outils pédagogiques et la formation des enseignants et des danseurs à l'échelle nationale, il intervient aussi depuis une quinzaine d'années comme artiste pour Danse à l'école en Mayenne, dispositif porté par Mayenne Culture et les conservatoires du département.

De la maternelle au lycée, la danse à l'école s'appuie sur la rencontre d'un artiste et d'un langage artistique. « *On met les élèves en état de danse. On les amène à travailler sur l'imaginaire, le sensible, la créativité au service d'un propos, d'une intention. On leur donne les outils pour qu'ils puissent parvenir à un dévoilement de soi à travers le geste dansé. Il s'agit de dire, d'aller chercher en soi ce que nous portons et de le mettre en œuvre dans une construction collective* ». Le partenariat avec l'enseignant est essentiel. « *On est sur le temps scolaire, on fait appel à un certain nombre de compétences et on touche à tous les domaines dans un objectif de transversalité. C'est un projet structurant pour la classe et c'est l'enseignant qui en est le maître d'œuvre.* »

Un souvenir – parmi d'autres – l'accompagnera dans sa nouvelle vie en Uruguay où il s'installera cet automne, celui d'élèves en difficulté avec le langage, « *qui ont trouvé dans le langage du corps une manière de porter leur propre expression, mais aussi une ouverture pour dire et montrer d'eux-mêmes, en étant dans une émotion honnête et sincère* ». ◆

Conteur électrique

Après un long travail d'enquête mené en Mayenne, le conteur Nicolas Bonneau présente en novembre *Les malédictions*, un spectacle autour de la sorcellerie, qui croise théâtre, marionnettes et musique. Secrets de fabrication. Par Nicolas Moreau

Débarqué depuis deux jours à Saint-Christophe-du-Luat, petit bourg rural à quelques bornes d'Évron, Nicolas Bonneau connaît déjà tout le village, ou presque. Souriant, d'emblée sympathique, le quarantenaire tutoie à tout va, d'Annie, la patronne du bar-tabac à madame la maire, qu'il accompagne dans tous ses déplacements depuis son arrivée. Rapport à un spectacle qu'il prépare sur l'engagement des femmes en politique.

Tous ses projets démarrent ainsi, par un travail d'enquête et de collectage sur le terrain. Parce que les sujets qu'il questionne résonnent toujours dans la « *sphère sociale, politique et humaine* ». Parce qu'il dit « *manquer d'imagination* » et confesse, citant en exemple la démarche documentaire d'un écrivain comme Emmanuel Carrère, avoir besoin de s'ancrer dans le réel, condition sine qua non pour que ses spectacles sonnent justes, et que sa parole soit légitime. Pour lui, les choses vues ou vécues valent mieux que les choses lues, elles confèrent « *à son écriture une saveur particulière* ». Et puis, l'homme s'est aperçu que ces enquêtes préparatoires, quasi-journalistiques, lui fournissait un « *prétexte génial, une opportunité formidable pour rencontrer des gens, partager leur intimité, comme peu d'occasions le permettent autrement* ».

Cette démarche de création singulière, le Deux-Sévrien la met au point en 2006, lorsqu'il travaille sur le premier spectacle de sa compagnie, La Volige. Intrigué par le départ à la retraite anticipée de son père, ouvrier en usine à Niort, il mène l'enquête, va voir sur place, interroge… Et tire de ces investigations *Sortie d'usine*, un spectacle qui connaîtra un succès phénoménal, cumulant près de 500 représentations à ce jour.

Avec ce coup d'essai (et de maître) fondateur, il fait la synthèse de toutes les expériences qu'il a pu traverser depuis près de 10 ans. Adolescent, quelque chose de « *différent en lui* » le pousse vers le théâtre. En 1996, il intègre la compagnie de théâtre-forum Entrées de jeu, où « *il apprend son métier* » et se frotte au théâtre documentaire, au collectage…

Mais il se sent mal à son aise au théâtre, pas vraiment à sa place. En 2003, au hasard d'une tournée au Québec, il découvre le conte. « *Pour moi, en France, le conte c'était ringard. Là-bas, c'était du rock'n'roll, un truc super populaire et créatif, qui se passait dans les cafés…* » Convaincu qu'il a trouvé sa voie, pendant un an, l'apprenti conteur rode son talent dans les bistrots canadiens.

Jeteur de sort

Fort de ce double apprentissage, il forge sa marque de fabrique dans ce mix savant entre conte, collectage, écriture… Le tout, joué sur scène, épousant une forme spectaculaire toute théâtrale. D'*Inventaire 68* à *Looking for Alceste*, tous ses spectacles emprunteront ensuite à cet « *art de la collision* », croisant conte, théâtre, vidéo, musique ou danse. En cours de création, son prochain spectacle, *Les malédictions*, ne fera pas exception, associant sur scène une musicienne-comédienne, Fannytastic, et la marionnettiste Hélène Barreau.

Ce projet autour de la sorcellerie, il le porte en lui depuis une dizaine d'années. Depuis qu'il a rencontré l'univers particulier de l'écrivain Claude Seignolle, auteur de plusieurs ouvrages sur les croyances populaires et chantre du « *quotidien fantastique* ». Invisible, intangible, le magique n'est pourtant jamais loin. Il suffit qu'on se confronte à des mystères qui nous dépassent pour qu'il déboule, et chamboule nos certitudes d'occidentaux, fondées sur la raison et la science.

© Florian Renault

Pour qui aime « *jouer à se faire peur* », le terreau de la sorcellerie est fertile. Arnaque ou pouvoir réel ? Y croire ? Ne pas y croire ? Le travail de Nicolas Bonneau joue depuis toujours avec cette ambiguïté. Lui pour qui le conte est un endroit où « *l'on réinvente sa vie, là où la réalité se dispute avec l'imaginaire et où démêler le vrai du faux est un combat perdu d'avance* ».

Ainsi lorsque Grégoire Guillard, programmateur de la saison culturelle des Coëvrons, propose de l'accueillir en résidence, le conteur saute sur l'occasion. En Mayenne, question sorcellerie, il y a de quoi faire. À la fin des années 1960, la grande ethnologue Jeanne Favret-Saada y mènera pendant près d'une décennie une enquête sur la sorcellerie. « *Prise dans un sort* » dont l'issue lui apparaît comme mortelle, elle s'engage avec un sorcier dans un long processus de désenvoûtement ou « désorcellement », comme l'on dit dans le bocage. Une expérience bouleversante qu'elle raconte notamment dans son passionnant journal d'enquête, *Corps pour corps*. L'ethnologue y montre comment les mécanismes de la « *pensée magique* » passent par la parole. Un peu comme lors d'une psychanalyse, les sorciers font parler leurs clients ; et c'est cette parole, forcément, qui intéresse Nicolas Bonneau.

« Monsieur qui touche »

Lors de ses recherches en Mayenne, mais aussi en Bretagne et en Vendée, il n'a pas (encore) rencontré de sorcier. Sans doute parce que la société rurale à laquelle ils étaient liés a disparu, mais aussi parce que, comme Jeanne Favret-Saada le constatait 50 ans plus tôt, on ne parle pas de ces choses-là. Par honte sans doute, comme cette jeune agricultrice qui finira par avouer au conteur qu'elle a fait désenvoûter sa ferme, suite aux morts inexpliquées qui ont décimé son troupeau.

De Loupfougères à Carrouges, d'Évron à Loiron, il a côtoyé prêtre exorciste (« *tous les diocèses en compte un* »), rebouteux, guérisseurs, magnétiseurs, « *monsieur qui touche* »… Tous porteurs d'un don, d'une « force » qui guérit et « *sort les infections du corps* ». De toutes ces rencontres, Nicolas Bonneau conserve des « *bouts de paroles* », mais aussi des « *ambiances, des lumières, des sons* », à partir desquels il a tricoté une fiction, mettant en scène une jeune prof d'histoire, installée récemment en Mayenne, et qui se découvre envoûtée…

Volontairement léger – avec deux interprètes et une fiche technique réduite –, le spectacle pourra tourner partout, y compris dans les salles des fêtes. « *Il fallait qu'on puisse jouer cette pièce en milieu rural, où elle a été créée* », assure le metteur en scène, dont la compagnie contribue toute l'année à l'animation du petit village qui l'accueille, dans la campagne niortaise. « *Nous avons fait le choix d'un théâtre de proximité, qui va à la rencontre des gens, à la fois populaire et ambitieux. Il faut que mes parents, qui étaient ouvriers, puissent comprendre mes spectacles. Sinon il y a un souci. Je n'oublie pas d'où je viens.* » ◆

À VOIR

Après un accueil en résidence en 2016-2017 par Le Carré et les saisons culturelles des Coëvrons, de l'Ernée et du Mont des Avaloirs, *Les malédictions* sera présenté le **9 novembre à Chailland**, le **10 novembre à Javron-les-Chapelles**, le **16 novembre à Évron**, le **16 janvier à Château-Gontier** et le **17 avril à Mayenne**.

VISTINA ORKESTRA
Portokalov

Quand un contrebassiste et deux guitaristes de jazz manouche (transfuges de Los Manchos et de Chorda) rencontrent un clarinettiste classique et un accordéoniste au passif jazz musette, leurs regards se tournent vers l'est. Plus précisément vers le klezmer, musique juive des Balkans, qui cousine allègrement avec ses voisines tsiganes ou turques. Dans ce premier EP « fait maison », le quintet revisite des standards (plus une composition), qu'il épice de parfums orientaux et d'arômes jazzy ou swing. Reine au royaume klezmer, la clarinette mène le bal, superbement expressive dans les passages mélancoliques, impétueuse et acrobate lorsqu'explose la joie de vivre qui forge l'âme de cette musique. Soutenu impeccablement par un trio de cordes hors pair, l'accordéon chante lui aussi à plein soufflets, et s'en donne à cœur joie, dévoilant toute sa dextérité lors de solos bien sentis, jamais bavards. Et lorsque les deux instruments solistes dialoguent, se répondent, entrelacent leur chant, on monte… aux Balkans ! Menés tambour battant, les 8 titres du disque défilent sans qu'on les voit passer. Aller simple pour les plages de *Portokalov*, où l'on reviendra volontiers se prélasser. ◆

Nicolas Moreau

DEGIHEUGI
Bagatelle

Le temps est bon et prolifique pour le désormais célèbre – et toujours plus talentueux – Degiheugi, chercheur d'or de sillons savoureux, amateur invétéré de plaisirs simples et groovy, beatmaker des grands espaces de Mayenne et au-delà. En juin dernier, Degi, pour les intimes, a bien honoré son morceau phare, « Le temps est bon » – hymne au bonheur de l'instant et au goût du temps qui passe –, via une salve de remixs collectés dans un EP limité.
Mais revenons à son dernier et 7e album. Toujours décomplexé, bienheureux et paré à faire danser les cœurs et les corps, le son de ce nouvel LP ne trahit pas son essence, ce qui fait qu'on aime ces chansons généreuses, enluminures analogiques à rêver mille et une nuits. Baptisé *Bagatelle*, pour souligner cette marque de fabrique artisanale et minutieuse d'un hip hop langoureux et léger, ce carnet de voyage consigne rencontres mémorables (Chill Bump, Astrid Van Peeterssen, Devi Reed), dialogues incandescents et mimétisme samplé, espoirs ou regrets.
À l'image de ce disque plus qu'attachant, soulignons la collaboration de Dulk qui signe l'artwork de la pochette, tableau romantique et fantastique d'une *Bagatelle* qu'il serait coupable de prendre à la légère. ◆

Nicolas Bir

LES ALLUMÉS DU BIDON
Pan Family

Toujours en mouvement, 11 ans après leurs premières étincelles, Les Allumés multiplient les projets ambitieux, enchaînent les concerts, organisent moult évènements, faisant de Louverné l'une des places fortes du (petit) monde du steel-drum hexagonal. Reconnaissance ultime, ils collaborent régulièrement avec l'un des plus grands noms du genre, Duvone Stewart. Le Trinidadien signe d'ailleurs plusieurs arrangements de leur dernier disque. Dont le « Billie Jean » de Michael Jackson, complètement transfiguré. L'un des sommets de ce 3e album, où éclate le talent de cet orchestre tout sauf bidon. Aventure musicale mais aussi humaine, rassemblant une soixantaine de musiciens de tous âges, Les Allumés constituent d'abord une grande famille, dont le bien nommé *Pan family* parvient à restituer la générosité et l'énergie collective. Un plaisir d'autant plus contagieux que LADB impressionne par ses qualités musicales : mise en place millimétrée, vélocité virtuose des solistes, section rythmique d'une efficacité diabolique… Entre relectures de tubes pop et répertoire caribéen, Les Allumés font feu de tout bois. Et se transforment même en orchestre symphonique pour un « Barber adagio » de toute beauté. ◆

Nicolas Moreau

YVES TOLE FAMILY
Let it go

Son CV parle pour lui : multi-instrumentiste, Yves Tole est originaire d'Afrique du Sud et a vécu une vingtaine d'années aux États-Unis. Il a bourlingué à travers le monde, notamment, excusez du peu, comme batteur d'Alpha Blondy. Il a fini par poser ses bagages en Mayenne. Là, il s'est entouré de quelques caïds du cru.
Sa musique est à l'image de ce parcours, imprégnée de ces lieux et leurs cultures, digne représentante de la sono mondiale. Ce Magimix transatlantique nous sort des plats épicés de reggae, ragga, soca, mais aussi de r'n'b à la sauce américaine. Les chansons se classent en trois registres : des balades afro-soul, des reggae chaloupés, mais surtout des tubes efficaces, du genre qu'on écoute fort les fenêtres ouvertes en roulant vers la mer sur Sunset boulevard, voyez (ou rue Bernard Le Pecq, sinon). Avec grosses guitares et claviers, juste ce qu'il faut de vocodeur et de flow en anglais, voire un refrain entêtant en français. L'Afrique transparaît, mais dans son registre urbain. Amoureux du roots, passez votre chemin. Ici, on groove sur le dancefloor planétaire. ◆

Rémi Hagel

PHOEBUS
Candide

Qui a dit que le rock'n'roll français était mort ? Les jeunots de Phoebus comptent bien nous prouver le contraire avec leur premier EP, qui semble avoir pour ambition de raviver les flammes d'une bonne vieille french pop à l'ancienne. C'est suite à une campagne de financement participatif rondement menée sur les réseaux sociaux que le groupe originaire de Mayenne parvient à s'offrir un enregistrement au prestigieux studio The Apiary d'Amaury Sauvé : old school, mais dans l'air du temps !
Le son de *Candide* ne manquera pas de faire verser une larmichette nostalgique aux vieux briscards amateurs de rock'n'roll (de Chuck Berry à AC/DC), mais se destine également à faire danser les dernières générations, au vu de la foule adolescente qui peuple les concerts du quatuor. Les distos des guitares, grasses à souhait, portent des solos maîtrisés à la perfection, par des petits jeunes qui en ont décidément dans le ventre. Voix envoûtantes (mention spéciale pour « Sirènes »), gros son de batterie tout droit sorti des années 90, textes légers mais bien troussés, ce 5 titres est un sans-faute. Une réussite pour ce premier disque qui, on l'espère, annonce à Phoebus un avenir radieux. ◆

François Geslin

BAJKA
Latneiro

Comment ces joyeux tsiganes (en majorité) mayennais peuvent-ils exécuter avec tant de brio des airs traditionnels d'Europe de l'Est ? Et pousser le vice jusqu'à signer eux-mêmes 5 des 11 titres qui constituent cet opus ? C'est que leur caravane n'a cessé de tourner pour composer leur succulente salade. Dernière escale : la Macédoine. Leur chœur slave s'y est révélé (« Makedonia's dream »). Ils y ont croisé Emir Kusturica, qui les a conseillés sur les chorus d'accordéon bien sentis au milieu des tournerie survoltées (« Oriental oro »). David Krakauer, de passage pour le mariage d'une cousine, les a également briefés sur l'art du solo qu'aucun musicien ne peut repiquer (« Bulgarsko oro »). La clarinettiste a eu l'occasion d'apprendre à y charmer les serpents (« Kasapsko oro »). Le soir même, le trompettiste composait un chant viril au son duquel les verres de vodka se rempliront instantanément (« Takaja Jizn' »).
Le lendemain, l'accordéoniste décide qu'il est temps de donner une place de choix au batteur méritoire (« Wanouch' »).
Un concert est donné le soir même sur la place centrale de Kočani. Les enfants dansent. Hommes et femmes ont les larmes aux yeux, bercés par les voix lancinantes de leurs concitoyens du monde. ◆

Antoine Huvet

Zic Zac au lycée

À l'occasion de Zic Zac au Lycée, « *parcours pédagogique de découverte des musiques actuelles* », quelque 120 lycéens se sont initiés à l'art délicat de la critique musicale. Florilège, avec une sélection de chroniques signées par une quinzaine d'apprentis critiques talentueux.

Samba de la muerte
You'll never know when I lie

Le 18 mars 2016, Adrien Leprêtre, l'homme derrière le groupe Samba de la muerte, publiait l'album *Colors*, dont on peut dire qu'il est haut en couleur.
Œuvre extraite de ce premier album, « You'll never know when I lie » est un véritable voyage folk, qui nous conduit au départ vers l'Afrique du Nord avec ses percussions, puis ensuite vers l'Amérique avec sa guitare électrique très rock. Les rythmes sont très entraînants et dansants. Comme l'indique le titre, que l'on pourrait traduire par : « Vous ne saurez jamais quand je mens », le compositeur caennais nous prévient : « *on ne sait jamais trop si ce que disent les personnes qui nous dirigent est vrai ou faux* ». Un constat qui fait écho à ce qu'on peut ressentir dans la vie de tous les jours.
« Samba de la muerte » signifie « samba de la mort », et pourtant, tout cela est très vivant. Des nuances venues des cinq continents semblent se réunir dans ce premier album, à l'image de cette chanson. La contraction des paroles et de la musique nous amène à danser sur ce rythme binaire, on croirait entendre battre un cœur. Soudain ces battements s'effacent sous des percussions irrésistibles. La guitare vient alors apaiser le tempo, et lier paroles et musique. Et tous s'accordent alors parfaitement.

Lauriane Charrier et Philippe Ceulemans
Lycée Robert Buron

Piers Faccini
Bring down the wall

Piers Faccini est un auteur-compositeur-interprète italo-britannique qui vit en France. Avec « Bring down the wall », il signe une invitation à prendre la route, un véritable voyage qui traverse les nations et les âges. Un périple qui ne conduit qu'à une seule chose : la paix, comme le définit cette chanson, titrée littéralement « faire tomber les murs », un appel à l'indulgence et à l'ouverture sur l'autre.
« Bring down the wall » est tiré de l'album *I dreamed an island*, paru en octobre 2016. Tous les titres de ce nouvel album en font le parfait passeport pour une destination de rêve. Piers Faccini a d'ailleurs confessé au sujet de ce disque : « *au départ, j'étais influencé par la musique du royaume normand de la Sicile au XIIe siècle. Ce que j'adore dans la musique folk du sud de l'Italie, c'est qu'on y entend déjà la Grèce, le Maghreb. J'ai voulu faire une conversation entre ces influences et l'identité sociale, culturelle, religieuse actuelle* ».
Piers Faccini a d'ores et déjà un carnet de voyage bien rempli, mais il reste des pages blanches que l'artiste ne semble pas vouloir laisser vides, enfin nous l'espérons. Ses mélodies métissées sont l'itinéraire d'un grand succès.

Manon Eyder
Lycée Robert Buron

Stop, pas un pas de plus, pas un orteil qui bouge, pas une paupière qui vibre ! Au début de « Bring down the wall », une musique instrumentale se lance, ainsi lorsque l'artiste se met à chanter, le décor est posé : sa voix atypique semble sortie tout droit d'un western endiablé. C'est alors qu'une guitare et une batterie entrent en scène pour compléter le tableau. La guitare électrique tient l'un des rôles principaux, s'illustrant par son jeu vivement rock'n'roll. Le fait d'inclure des passages où le guitariste (Piers Faccini lui-même ?) évolue en solo donne du peps à la track.
Pas seulement musical, ce morceau est également un titre engagé puisque dans les paroles, il est question de briser les murs physiques ou métaphoriques qui peuvent exister entre les hommes… Une mélodie aux accents blues et aux sonorités orientales accompagne un chant en dialecte salentin (parlé dans la région des Pouilles en Italie), qui nous emmène vers d'autres horizons et revendique le son des minorités oubliées.

Valentin Durandeau aka Baloo
Lycée Pierre et Marie Curie

Classe de 2nde arts appliqués, lycée d'Avesnière (Laval)

Photos : © Simon Hermine

Mars Red Sky
Friendly Fire

Plongée dans les méandres d'une sombre erreur, « Friendly Fire » (FF) parvient pourtant à captiver et exprimer sans effort des sentiments profonds.
La mélodie, en apparence calme, hypnotise celui qui l'écoute. À mi-chemin entre le rock, la pop et une louche de musique « extraterrestre », le tout renforcé par un rythme de guitare répété, FF prend l'apparence d'un paysage apaisé et mélancolique. Du moins jusqu'au premier refrain, où ce calme apparent se fissure et laisse entrevoir un paysage plus lugubre et explosif, d'où se déverse un maelström d'émotions mélancoliques.
Quant au texte, la clef de sa compréhension réside dans son titre. En effet « Friendly Fire » est un terme utilisé pour désigner une erreur humaine entraînant l'attaque d'une force alliée. On suit, au travers de ce morceau, les sentiments qu'engendre ce genre d'erreurs. Pourtant Mars Red Sky décide de ne pas traiter cette chanson sur un ton agressif. Sans pour autant qu'elle en devienne lumineuse, au contraire. Les thèmes sont sombres : le désespoir, la peur, le sentiment d'impuissance… Cela donne un texte très riche et dense. L'alliage créé par cette musique spatiale et ce texte aux sentiments complexes donne lieu à une sorte de space-opéra musical qui nous tient en haleine jusqu'aux dernières notes et paroles. Tel un trou noir, FF nous fascine tant par sa beauté que par son mystère. Sa mélancolie, sa noirceur en font un morceau unique qu'on ne peut qu'écouter avec attention.

Gabriel Przybysz
Lycée Léonard de Vinci

Cocoon
I can't wait

Après une journée harassante, on se pose, on ferme les yeux et on se laisse transporter vers une destination encore inconnue mais tellement espérée !
On oublie ses problèmes le temps d'un morceau, avec une mélodie qui semble tout droit sortie d'un dessin animé ; on retourne en enfance avec nostalgie. Et hop, on évite de justesse un nuage dans ce décor bleu uni. Qui aurait cru qu'en l'an 2016, nous pourrions nous déplacer dans l'espace aussi facilement, juste avec quelques notes de guitare et quelques percussions ! On se détend, on entre dans un monde dont tout le monde rêverait : sans souci, sans problème et vivant dans la plus grande harmonie. C'est fou ce que Cocoon réussi à transmettre grâce à cette chanson ! Tellement de bonnes ondes pour nous mettre de bonne humeur dès les premières notes. On est

gagné par l'envie de rassembler nos amis, notre famille et de passer un bon moment tous ensemble.
Retour gagnant pour ce groupe de pop folk français, avec son nouvel album, *Welcome Home*. Mais attention : atterrissage imminent ! Et retour à la réalité avec l'envie de voyager et partager du bonheur tout autour de soi !

Hélène Bigot
Lycée Robert Buron

Kery James
Racailles

Avec « Racailles », Kery James parle de politique, et de tout ce qui ne va pas dans le système français. Énergique et agressive, la musique est fabuleuse, le rythme est puissamment motivant et les paroles veulent dire quelque chose, contrairement à de nombreux morceaux de rap, qui parlent d'argent, de « filles » et de drogues. Trop de « *fric et violences dans vos playlists* » dénonce Kery James pour évoquer certaines radios rap… « Racailles » est très bien écrite et réfléchie. Le rappeur y reprend des expressions prononcées par des hommes politiques en les retournant contre eux, comme par exemple le fameux « *Nettoyer les cités au karcher* » brandi par Nicolas Sarkozy lors d'une visite à Argenteuil. Selon Kery James, c'est la classe politique qu'il faudrait nettoyer au karcher. Ces hommes politiques, qui ont été plusieurs fois condamnés, et qui pourtant devraient être irréprochables et munis d'un casier vierge : Claude Guéant, Jean-François Copé, Alain Juppé…
Cette chanson dit tout simplement la triste vérité, un avis que je partage complètement. Je vous invite, vous encourage donc à l'écouter en portant votre attention sur les paroles. Car ici, le sens importe plus que le son.

Benjamin Girault
Lycée Léonard De Vinci

CAP opérateurs logistiques, lycée professionnel Pierre et Marie Curie (Château-Gontier)

Racaille
Kery James en phoenix
Dans l'album *Mouhammad Alix*
Est-il de taille ?

Racaille
Rappeur engagé
Défendre ses idées
Face au monde qui déraille

Racaille
Paroles percutantes
Prise de conscience effrayante
Musique ou bataille ?

Racaille
Sentiment d'agression
Déchaînement contre abomination
Effondrement du confort devenu
muraille

Racaille
Sombre pays
Où l'égalité agonise dans l'oubli
Peuple répandant ses entrailles

Racaille
Décadence politique
Dans un monde apathique
Où est la faille ?

Racaille
Marche rythmée
Par les idées enflammées
Ce n'est que le début de la mitraille

Racaille
Femmes et enfants
Exilés par le gouvernement
Voyant la vie par le soupirail

Racaille
Cri de révolte
Pouvoir qui récolte
Le fruit des semailles

Racaille
Parole étendard
D'une lutte encore trop rare
Humains ou bétail ?

Racaille
Vous verrez les visages décharnés
De ceux qui vous ont pleurés
Dernière vision : vitrail

Julie Bougeant
Lycée d'Avesnières

Classe de 1re BAC PRO chaudronnerie, lycée Léonard de Vinci (Mayenne)

Dans ce morceau, dont le clip est sorti le 14 juillet 2016, jour noir pour la ville de Nice, Kery James prend habilement le contre-pied de la version officielle du mot « racaille » : il vise les racailles d'en haut, les nomme, tourne autour du noyau dur. Kery James propose un rap social, militant, dans lequel il ne peut s'empêcher de s'en prendre au FN. Car un rappeur qui ne s'en prend pas au FN perd de la crédibilité. Après tout, dans le rap aussi, il y a des figures de style imposées, mais Kery James les manipule à la perfection. À force de jouer avec le feu on finit souvent par se brûler, mais lui ne commet pas de fautes majeures. Cette petite conversation philosophique anti-dominance nous change de tous ces rappeurs barbares au discours inutile.
C'est un morceau assez agressif et très rythmé. Le son est lourd. Le vocabulaire employé est celui du rap de nos jours. Des mots forts et dénonciateurs mais pas forcément violents, ni vulgaires. Les politiciens y sont montrés du doigt, on sent la « haine » que suscitent ces dirigeants arrivés « au sommet » sans se soucier de ce qui se passe dans leur pays. Kery James critique la France actuelle et dénonce ceux qu'il juge responsables de ce pays qui meurt…

Clément Seneclauze
Lycée Léonard de Vinci

Hyphen Hyphen
Stand Back

« Stand Back » est un morceau écrit par le jeune groupe Hyphen Hyphen, élu « révélation scène de l'année aux Victoires de la musique 2016 ». En 2015, le quartet sort son tout premier album intitulé *Times* composé de 12 titres, dont « Stand Back », à travers lesquelles il exprime une personnalité bien affirmée. Avec ce morceau, les Niçois nous emmènent dans un univers dynamique, de joie et d'effervescence, saupoudré d'un soupçon de légèreté. Le tout apporte un élan de fraîcheur et d'euphorie au monde musical. Avec Hyphen Hyphen, on voit la musique autrement, tout simplement. Très rapidement, l'auditeur est envahi par l'énergie positive que dégage le morceau et la touche singulière qu'apportent ces sons aux influences électro-rock. Un peu comme l'explosion d'un feu d'artifice multicolore qui permet de prendre le large. À écouter sans modération !

Émeline Martin
Lycée d'Avesnières

Hyphen Hyphen. Hi ! Fun ! Hi ! Fun ! C'est exactement cela ! « Stand Back » de Hyphen Hyphen donne la pêche. C'est le premier mot qui m'est venu quand je l'ai écouté pour la première fois. Ce groupe français originaire de Nice a été créé par une bande d'amis au lycée. Quatre jeunes plein de vie qui veulent s'amuser, bouger, nous faire swinguer. « Stand Back » est une chanson

pop/rock entraînante. Je vous le dis : j'ai ouvert la playlist et quand j'ai cliqué sur cette chanson, j'ai tout de suite été remplie d'énergie et j'ai eu envie de danser ! Après une introduction par les chœurs, la voix principale se développe au-dessus de la rythmique, imprimant une mélodie facile à retenir, et qu'on ne peut pas s'empêcher de reprendre. Les deux guitares s'emballent au cours de la chanson dans un dialogue endiablé, le tout formant un feu d'artifice de bonne humeur, de joie de vivre et d'énergie revitalisant tout sur son passage. Les quatre musiciens sont reliés par leurs instruments comme par le double trait d'union que suggère leur nom. Un incontournable en cas de blues !

Anouck Astoul
Lycée d'Avesnières

Classe de terminale BAC PRO gestion-administration, lycée Robert Buron (Laval)

Hyphen Hyphen, qui signifie trait d'union en anglais (bel effet stylistique), est créé en 2009 par Santa, Puss et Line. Zac rejoint le groupe en 2010. Avis aux amateurs de pop rock électro, vous avez touché le Graal. Après avoir écumé les scènes et les concours de découvertes, les quatre membres ont remporté le prix du jury du tremplin « Les Inrocks Lab ». Ils ont eu la chance de réaliser quatre ans de tournée sans fin et des passages dans les plus grands festivals. En 2016, le « petit groupe » niçois publie son premier long format, qui s'intitule *Times*.
Plein d'énergie, « Stand back » te donne tout de suite la pêche : à l'écouter, tu te sens puissant et fort. Ne parlons même pas de la partie de gratte électrique qui te donne l'envie d'inviter tous tes potes pour une méga fête. Alors lance « Stand back » et préviens tes voisins, car ça va jumper dans le quartier. Oui le groupe est une révélation sur scène. On s'y attendait : ce n'est pas un hasard autant de victoires et de succès en 2016. À vos agendas pour les voir sur scène et vivre une expérience unique.

Enzo Gemond, Dylan Bescher, Quentin Duval
Lycée Rochefeuille

Biga Ranx
Sexy

J'enfonce les écouteurs dans mes oreilles, lance « Sexy » de Biga Ranx en boucle et sort. « Allez, tu peux le faire... vas-y, let's go ! » Tête baissée, je marche seul dans les rues sombres de cette ville aux allures post apocalyptique. Droite, gauche, personne… Parfait. Un sourire se dessine sur mon visage, dissimulé sous un masque et une ample capuche. Je ne tiens pas à ce qu'on me reconnaisse. J'accélère le pas au rythme du flow, levant parfois la tête pour regarder les étoiles. La lune semble elle aussi de la partie ce soir. C'est fou comme cette musique me donne la sensation d'être en quelque sorte invincible. Première étape : me rendre sur les toits. J'escalade, esquive les passants, me faufile... Pfiou ! Enfin arrivée… Je sors mon matériel. À la lumière de la lune, je commence à graffer sur les toits. La musique me procurant une sensation de liberté presque planante, de toi en toi, je continue mon périple de petit bandit en quête d'un peu d'adrénaline. Je ne dégrade pas, j'embellis… Car la lune me surveille. Je laisse une trace de mon passage sans pour autant être vu. Le pied battant le rythme de ce morceau de rap entêtant, la tête dans les étoiles. Le refrain me prend et je m'abandonne à danser à en perdre l'équilibre. Jouant avec le doux sentiment du danger et la douceur de cette nuit étoilée. Bientôt l'aurore gagnera sur la vie nocturne et c'est ainsi que mon périple prendra fin.

Marine Tourneux
Lycée d'Avesnières

Vous vous ennuyiez ? Vous ne saviez pas à quoi rêver ? Foncez sur internet et écoutez Biga Ranx et son tube « Sexy » … Vous allez kiffffffffer. Un son qui vous rend serein, tout calme et vous donne envie d'aimer la vie malgré ses aléas. Cette mélodie, telle une déesse céleste, est créée pour vous, si vous adorez sortir, danser et vous poser avec vos potes. Et surtout si vous fondez au son du reggae ! Cette douce partition va vous donner envie de vous envoyer au septième ciel des mélomanes. Dès le lancement de morceau, impossible de résister avec cette instru posée, flottant sur ces nuages de paroles envoûtantes qui nous font planer. Ensuite le refrain, plus énergique, est interprété en anglais par Big Red, plutôt Black Small devrions-nous dire pour l'oxymore… Un piano félin et une batterie jaguar donnent du peps à cette music jungle qui impose vraiment sa griffe, même si on entraperçoit parfois la trace de Bob Marley… On vous laisse avec ce lionceau qu'il faut absolument tracer, sans perdre sa piste !

Kilyann Courtadon aka Kiki Tarzan
Lycée Pierre et Marie Curie

Ouest
Que le temps passe

La compile Tranzistor démarre, le son plutôt haut sur la chaîne hifi. Quelques chansons ont réussi à provoquer des pas de danse, certaines un arrêt sur l'écoute des paroles, d'autres seront vite zappées… Quand apparaît une chanson intrigante dont les premiers mots nous parlent.
Une introduction synthétique qui évoque un monde apocalyptique. Une voix monotone et grave, accompagnée par une guitare en arrière-plan, donne un aperçu ; l'histoire d'une vie, dont personne ne profite. Adolescent qui écrit cette chronique musicale, me voilà prévenu pour demain ; les adultes entrent à peine dans la vie active que déjà les personnes âgées deviennent spectateurs. « Que le temps passe » finalement.
Ce titre est interprété par Jef Péculier, l'ex-guitariste de La Casa, qui remonte en selle avec ce nouveau projet, lancé en janvier 2014. Le jeune quarantenaire arrange et enregistre guitares, claviers, samples, voix pour donner naissance à un folk-rock « américain à la française ». Jef Péculier s'inspire d'histoires personnelles qu'il romance. Le néo-Lavallois a l'âme poétique, avec ce côté écorché des artistes passionnés et mélancoliques. Dans la vie, il est comme ses chansons : simple, sincère, humain.

Charlotte Walquan
Lycée d'Avesnières

ZIC À L'ÉCOLE !

En 9 ans, plus de 1000 lycéens ont pu sonder, grâce à Zic Zac au Lycée, les coulisses des musiques actuelles en Mayenne. Ouverture culturelle, découverte de l'environnement culturel local, décryptage des rouages de la composition et de la production musicale… Ce parcours pédagogique, ouvert chaque année à 5 classes de lycée du département, combine visites, rencontres et concert. Une action pilotée au 6par4 par Éric Fagnot, chargé de l'action culturelle, qui met en œuvre par ailleurs de multiples actions avec les scolaires : résidences d'artiste, opération Les 3 Éléphants au lycée…
Autre acteur majeur des musiques actuelles en Mayenne, Au Foin de la rue intervient aussi régulièrement auprès des enfants et ados, de la crèche au lycée : ateliers autour de la scénographie du festival, visites scolaires, résidences…

Classe de 2nde GMNF, lycée Rochefeuille (Ernée)

La compile

On persiste et on signe. Comme ses 6 précédentes éditions, cette nouvelle compilation Tranzistor n'a ni l'ambition d'être un best of de la scène musicale locale, ni d'épingler les talents émergents du 5.3. Non, cette compile, nous la voyons plutôt comme une photo à un instant « t », un panorama, forcément non exhaustif, du paysage musiques actuelles en Mayenne. Avec le souci de privilégier les artistes encore jamais « compilés ». Ce qui — les darons Degiheugi, Throw me off the bridge ou Les Fils Canouche exceptés — est le cas de (presque) toutes les recrues du cru 2017. Présentation express.

© Lucas Perrigot

degiheugi

Too shy to dance

2004. Jeune beatmaker inconnu au bataillon, Jérôme Vildaer aka Degiheugi balance sur la toile ses productions maison, au hasard des forums musicaux.
2017. Sans label, ni aucun relais médiatique, Degi cumule plusieurs millions de vues sur YouTube, un morceau comptant 2 millions de clics sur Spotify… Aujourd'hui épaulé par un tourneur, il se produit un peu partout en France ainsi qu'à l'étranger, et publie son 7e album, *Bagatelle* (lire chronique p. 26). Un disque marqué par sa patte hautement identifiable, subtil équilibre entre samples de chansons sixties, featurings de luxe (cf. la participation d'Astrid Van Peeterssen sur « Too shy to dance »), science imparable du beat et sens cinématographique aiguisé… Avec en prime quelques parenthèses dub bien fumantes !

ezpz

Crazy Gordon

Nique ta (klez)mère ! Volontiers voyageur et chapardeur, le hip hop avait encore rarement traîné ses sneakers du côté des musiques tsigane ou klezmer. Bingo ! Fin 2015, EZPZ ose le télescopage. Et ça match grave. Le cocktail (molotov) est savoureux : clarinette jazzy et six-cordes en mode manouche s'acoquinent à merveille avec les beats et scratchs de DJ Slade (Babel), le tout dynamité par le flow un chouïa old school de rappeur MC Dereeq.
« Crazy Gordon », « Joe Lambda » ou « Mad Jack »… Les morceaux de leur excellent premier disque, *Lemon squeezy*, déroulent une galerie de portraits hilarants, dans un univers déjanté à la Tex Avery. Bref, ça cartoon ! Premier album en préparation.

© Simon Hermine

vistina orkestra

Doïna

Printemps 2015. Cinq potes boeufent sur des standards des Balkans… Vistina Orkestra is born. L'âme nomade, le quintet bourlingue de la Roumanie à la Turquie. Avec, dans ses valises, des traditionnels klezmer ou tsiganes revisités, mâtinés d'épices orientales. Caressées par deux spécialistes du genre (from Chorda et Los Manchos de la Mancha), les guitares multiplient les clins d'œil canailles au jazz manouche.
Concertiste classique ou improvisateur chevronné, de l'accordéoniste virtuose Patrick Houdusse au sémillant contrebassiste Claude Renon (Chorda), le groupe a vu du pays, et risque de vous en faire voir aussi ! Premier EP paru en juin (lire chronique p. 26).

© David Gallard

les fils canouche

Croma quedam

12 ans et 600 concerts après leur naissance, Les Fils Canouche ont bien grandi : le quartet, qui ne conserve plus qu'un seul de ses membres originels, est bien loin de ses débuts un rien potaches. Multipliant les références, entre jazz, swing manouche, tango ou rumba, leur musique évite les clichés, les passages obligés, pour jouer la surprise, et faire état d'une certaine virtuosité sans jamais céder à la démonstration barbante. Comme dans le long et sinueux « Croma quedam », un morceau tout en ruptures et changements de climats, sommet de leur nouvel album prévu pour novembre. À écouter les yeux fermés.

© Matthieu Fabert

les passagers du gawenn

La poule à Colin

Nouveaux musiciens, nouvel EP début 2017… Les Passagers du Gawenn franchissent un nouveau cap. Moins rock, plus folk, le sextet affirme sa personnalité, et glisse dans son répertoire des morceaux traditionnels irlandais, des folk songs anglo-saxonnes ou des chansons québécoises. Tout en conservant sa rythmique « électrique » guitare-basse-batterie, enrichie par la voix chaleureuse d'Adèle et les sonorités acoustiques d'un violon, d'un accordéon diatonique et d'une flûte.
Depuis sa création en 2008, le groupe a écumé les café-concerts et autres festivals, où il a éprouvé la convivialité de sa musique à la vitalité contagieuse. Téléportation garantie au cœur d'une session irlandaise, dans la fièvre d'un pub de Dublin !

maen

C'est comme ça

Maen a un truc à dire. Et il le dit haut et fort, lui qui revendique comme modèles Brassens, Renaud ou Mano Solo. Contestataires, ses chansons se font souvent frondeuses, mais savent aussi être drôles, légères ou festives. Coup de gueule indigné ou complainte amoureuse, Maen chante la vie comme elle va.
En 2016, de retour au bercail après un détour parisien, le chanteur-guitariste enregistre ses premières chansons, bientôt rejoint par un contrebassiste, un percussionniste et un accordéoniste diatonique. Caustique, la musique acoustique de Maen ne sent pas l'encaustique : en live, porté par son charismatique chanteur, le groupe déménage ! Lauréat des Émergences 2017, il prépare son premier EP prévu pour début 2018.

© Florian Renault

throw me off the bridge

Weak spot

Du déferlement hardcore (il joue aussi dans les groupes Birds in row et As we draw) à l'épure folk, Quentin Sauvé conserve une étonnante capacité à se mettre à nu, à sonder en profondeur ses sentiments, pour les livrer avec une sincérité sans voile. En 2016, après deux albums solos, il enregistrait en groupe l'EP *April showers*, dont est extrait le morceau « Weak spot ».
Son massif et fin à la fois (signé Amaury Sauvé), gestion parfaite de l'intensité, originalité des arrangements, vrombissements électroniques et déflagrations électriques, Throw me off the bridge marche hors des sentiers balisés, seul, au bord du volcan.

© Florian Renault

soja triani

Bunker

Courant 2016, tombait du ciel une poignée de chansons non identifiées. Loin des facilités vintage ou des sempiternels clins d'œil aux années 80, Soja Triani mêle dans ses compositions textes en français, textures électroniques ciselées et climats post-rock très actuels.
Derrière ce nom en forme de jeu de mot douteux, se cache une doublette au palmarès déjà cossu : à la batterie et aux machines, le patron du studio The Apiary et musicien Amaury Sauvé, à la guitare et au chant, Tom Beaudouin, membre de Fragments, Throw me off the bridge… Un pedigree qui explique le niveau « champion's league » de la production sonore et le caractère très abouti de ces chansons, boxant direct en catégorie « poids lourd ».

super shiva

Bossa supernova

Attention, pas de méprise, la « Bossa » dont il question ici vient plutôt de la planète Mars que des plages brésiliennes. Ici les rythmiques sont ternaires, les guitares trafiquées jusqu'à l'os et les claviers analogiques sous effets. Le rock (très) spatial de Super Shiva va parfois fureter du côté des contrées explorées naguère par les visionnaires Sun Ra ou Herbie Hancock, époque *Sextant* ou *Headhunters*. Autant dire que ça tripe sévère. À écouter en regardant une série B plein d'extra-terrestres en carton-pâte – pour faire écho à la dimension second degré qu'assume pleinement le trio. Super cosmique et complètement psyché !

atlas roméo

Besoin étrange

On serait tenté d'inscrire Atlas Roméo dans cette vague nouvelle qui, depuis quelques années, traverse les musiques électroniques hexagonales, de Superpoze à Fakear. À cela près que ce jeune musicien, formé au conservatoire en guitare classique, convoque aussi des inspirations pop ou rock dans ses morceaux, d'où émerge souvent son chant, fragile et troublant. On pense aussi parfois aux guitares désolées de The Cure période *Seventeen seconds*…
2017 aura été son année : sélection aux Émergences, résidence grand luxe dans le cadre du Grand Atelier, belles programmations au festival Terra Incognita et Un singe en été… 2018 sera celle de son très prometteur premier EP.

© Aleksadra Danzanta

m.chapman

Crossroads

À ses débuts en 2015, le quintet, réunion de musiciens aux CV déjà bien remplis (ex-K. driver, Sling69, Puzzle…) oscillait entre punk, emo, stoner et rock plus classique. Aujourd'hui, il semble vouloir emprunter des voies moins normées, plus ouvertes, pour exploser les formats et donner libre cours à son inspiration. Comme l'illustre « Crossroads », longue pièce de 7 minutes figurant sur le 2e EP du groupe, pour lequel les Chapman ne semblent s'être donné aucune limite. Adieu refrain, couplet, format pop... Entre vastes plages instrumentales et envolées épiques, l'auditeur nage en eaux inconnues, et c'est dingue comme c'est rafraîchissant !

© Mathieu Ezan

phoebus

Le meilleur des mondes

Nés avec internet, les jeunes musiciens de Phoebus, encore tous étudiants, ont digéré en quelques années quatre décennies de rock'n'roll avec, semble-t-il, une préférence marquée pour les années 60 et 70. Ils citent dans le texte Led Zep, Cream ou AC/DC.
Amplis et guitares qui vont bien, petits costards façon Beatles première période, le quartet ne fait pas que soigner les apparences : les guitares pètent le feu et leur premier EP (paru en juin dernier et produit par Amaury Sauvé) sonne d'enfer (lire chronique p. 27). Comme les grands frères d'Archimède, ces quatre garçons dans le vent démontrent que la langue de Voltaire et le rock des Stones ont beaucoup de choses à se raconter.

© Florian Renault

once again it failed

Stay

« Encore une fois, ça a foiré ». En 2017, Once again it failed aura fait mentir son nom à rallonge : composé de cinq lycéens, le groupe sera sacré vainqueur du tremplin Émergences, avec pour toute expérience l'enregistrement d'une maigre démo et une paire de concerts… Bluffant.
Amis de longue date, les musiciens de OAIF ont passé de longs après-midi à tromper l'ennui dans les garages parentaux, ce qui explique sans doute la cohésion qui les unit, ainsi que l'identité déjà bien affirmée de leur propos.
Assumant clairement l'influence des Lavallois de Birds in row et de toute la scène post-hardcore (de Converge à Touché Amoré), le groupe refuse de s'enfermer dans une chapelle, invoquant aussi le groove froid du post-punk ou la colère brûlante de Rage against the machine. Cathartique.

octane

Religion

Depuis sa mise à feu en 2014, Octane avale le bitume, et enchaîne les festivals et concerts, pied au plancher : le groupe affiche au compteur déjà plus d'une quarantaine de dates en 2017, en France comme à l'étranger. Composés de la formule hautement inflammable de ce quartet qui carbure au plaisir : des riffs de guitare bien rock'n'roll (AC/DC, Motörhead ou les Foo Fighters ne sont pas loin), un chant que des tonnes de clopes et des litres de Jack Daniel's semblent avoir concassé menu, une rythmique bien heavy… Et la voix de Morgane, qui confère une touche féminine bienvenue à ce monde de testostérone brute.
Après un EP en 2015, Octane prépare son premier album, prévu pour la fin de l'année.

la compile sur le web

Comme les 6 précédentes, la compile 7e édition est téléchargeable sur tranzistor.org, et en écoute sur les plateformes de streaming (Spotify, Deezer…).

tranzistour

En partenariat avec la Bibliothèque départementale de la Mayenne, Tranzistor investit les médiathèques pour des showcases associant temps d'échange et concert, avec 8 artistes présents sur la compile.
14 octobre / Maen / Mayenne / 10h15
14 octobre / Throw me off the bridge / Villaines-la-Juhel / 16h
21 octobre / EZPZ / Évron / 11h
21 octobre / Les Passagers du Gawenn / St-Pierre-la-Cour / 11h
21 octobre / Les Fils Canouche / Meslay-du-Maine / 16h
28 octobre / Super Shiva / Craon / 16h
28 octobre / Vistina Orkestra / Château-Gontier / 16h
29 octobre / Atlas Roméo / Laval / 16h

BANDES À PART

PAR MAËL RANNOU

Rémi Farnos a ses habitudes en Mayenne : ce Nantais a été sélectionné au Prix Bull'Gomme 53 l'an dernier, est venu plusieurs fois aux Rencontres BD de Changé et était invité au festival BD de Château-Gontier cette année.

Thomas et Manon est un ouvrage atypique, scénarisé par Alex Chauvel, et édité par les éditions Polystyrène, une structure spécialisée dans le livre à manipuler. En effet, pour lire leurs livres, le lecteur doit toujours interagir avec l'objet. Ici, la bande dessinée se présente sous la forme d'une boîte contenant 200 cartes et autant de cases. Hormis la case de début et de fin, le lecteur peut les mêler tant qu'il le veut pour créer une histoire toujours différente.

Le tour de force de cet objet, qui est autant un jeu qu'une BD, est de toujours tenir un fil narratif clair et de retomber sur ses pattes. Le pitch ? Dans le monde des pirates, Thomas en a assez de ne pas être pris au sérieux et se met en quête de poils de barbe. De son côté, Manon veut être philosophe, ou peut-être chanteuse. Avec cette trame légère, selon l'envie du lecteur, une histoire plus ou moins longue se déroule, dévoilant péripéties, romance et humour absurde.

Le trait de Rémi Farnos est à saluer, ses couleurs aux tons chaleureux sont pour beaucoup dans l'aspect accueillant de l'ouvrage. La délicatesse de sa technique mixte (feutre et aquarelle) permet de brosser des personnages suffisamment neutres pour être universels, tout en étant parfaitement incarnés.

Un univers qui séduira à coup sûr les lecteurs de tous âges, différents plaisirs de lecture s'y révélant. Enfin un livre qu'on peut lire et relire sans lassitude ! ◆

FIRE TALK WITH ME [1/3]

PAR CHARLES ROBINSON

Plus connus dans le quartier des Pigeonniers sous le nom de « frères lipidiques », Mooz et Booz ont créé le méta-collectif Natural Born Losers il y a six ans, refondant à l'échelle de la fratrie un yin et un yang tempétueux, une complémentarité maximale dont la dynamique est une chorégraphie d'existences. Booz, c'est le Concept Gourou du crew, capable de coaguler en une seule phrase « *Billie Jean* » et « *La Prochaine fois, le feu* », ou le Discours de Grenoble et la recette des spaghettis carbonara de la mère de Lopo. Tandis que Mooz est le Grand Orchestrateur, l'âme vibratile, le derviche sonore, celui qui capte et qui sculpte les Failles océaniques de l'écoute. Mooz fait taire le piapia rien qu'en tapant dans ses mains. Mooz est un accélérateur de tapage nocturne. L'instrument de musique préféré de Mooz est le DC-10 d'UTA.

Pourquoi « méta » ? parce que tout le quartier en est. Chaque artère, chaque voie, chaque gosse, chaque père de marmaille, tous les adolescents, les voitures de Schmitts, les transformateurs électriques, les façades, les balcons, chantent pour le collectif. Natural Born Losers. Il n'y a pas un grincement de porte, pas un uppercut, pas un coup de couteau, dont le son n'entre pas dans le projet.

Dewak ? W. A. Mozart ? Un aboyeur, explique Booz. Un chiot rendu débile par les mondanités, un agité des flûtes, un chipoteur de trilles, qui fait le beau pour avoir son sucre. Regarde Mooz, regarde mon frère : tu ne le verras jamais faire le beau, pas besoin, il sait que le son est déjà là, déjà créé, et qu'il y a juste à l'écouter. Il sait que la musique, c'est de l'attention, c'est un canoë-kayak pour descendre les flux trop rapides du noise quotidien.

— Vous avez des passoires à nouilles à la place des tympans. Mozart, c'est bon pour le jingle des répondeurs de Pôle emploi.

Booz sait comment on fabrique des hordes hirsutes à front bas. Les barbares sont le fruit des amours incestueux de TF1, la divinité graveleuse, et des Heures Supplémentaires, ses filles débilitées et garces à la touffe incestueuse dévorée par l'herpès.

— 1 Français sur 4 consomme des anxiolytiques. La boîte dans la poche. On les prend au fil du stress. On les suce pour qu'ils agissent plus vite. Régulation, dit Booz. Geste machinal. Comme dans les abattoirs : ignorer la souffrance.

Et Booz observe ses livres jetés en vrac – *Technologie sociale de la conduite du mouton* ; *Liberté, Égalité, Fraternité : apprendre le pipeau en trois leçons* –, au milieu des cendriers, des cartons de pizza et des bouteilles brisées.

Mooz a écrit des opéras chantés par des bouteilles de térébenthine versées dans des centrifugeuses.

Mooz a écrit un concerto minimaliste pour os de rat tombé dans un hachoir électrique.

Ses seules concessions au Top 50. ◆

Tranzistor ouvre ses pages au romancier Charles Robinson. Son dernier livre, *Fabrication de la guerre civile*, immerge le lecteur le temps d'une année au cœur de la Cité des Pigeonniers, de ses habitants, de ses mythologies : GTA & Bégum, M & Angela, Mooz & Booz, etc.

Charles Robinson est accueilli en résidence en Mayenne, de janvier à juin 2018, par Lecture en Tête, pour des rencontres littéraires, des lectures-performances et des ateliers d'écriture.

FOCALE LOCALE

CYRIL LE TOURNEUR D'ISON

Carte blanche pour chambre noire, *Tranzistor* offre sa dernière page à un photographe.

De Damas à Valparaiso, du Nicaragua à la Palestine, le photographe globe-trotteur Cyril le Tourneur d'Ison a publié pendant 30 ans ses reportages dans la presse nationale et internationale. En marge de son travail photographique, le Mayennais installé à Saint-Brice depuis 2005, travaille sur un projet de film autour des mutations du paysage sur le territoire du département. Une sorte de voyage dans l'espace rural, plus poétique que documentaire, dont quelques extraits seront présentés en novembre au Presstiv@l info à Château-Gontier.

« *Il s'agit d'un voyage dans un territoire où coexistent d'une part les souvenirs et les traces d'un terroir harmonieux et de sa paysannerie, et d'autre part des lieux apparemment sans grâce, nés de la modernité, dont l'emprise s'étend chaque jour un peu plus sur un espace intimement rural. Le propos est de relier deux mondes qui s'opposent. Celui qui conserve semble-t-il cette grâce et cette poésie, à celui qui en est a priori dépourvu. De passer de l'un à l'autre sans rage, ni colère, dans la lenteur d'un plan fixe, dans la contemplation d'un ruisseau qui sinue ou la raideur d'un ruban de bitume…* » ◆

La Compile #7

Degiheugi ◆ EZPZ ◆ Vistina Orkestra ◆ Les Fils Canouche Les Passagers du Gawenn Maen ◆ Throw me off the bridge Soja Triani ◆ Atlas Roméo ◆ Super Shiva ◆ M.Chapman ◆ Phoebus Octane ◆ Once again it failed

Bouche à oreille

Conservatoire de Laval Agglo Cozuno ◆ Laurent Le Deunff Les Contrées ordinaires La Colombie en Mayenne

Sur écoute

Vistina Orkestra ◆ Degiheugi Les Allumés du Bidon ◆ Bajka Yves Tole Family ◆ Phoebus

www.tranzistor.org
facebook.com/tranzistormag
twitter.com/tranzistormag

MAYENNE CULTURE
LA MAYENNE Le Département
Région PAYS DE LA LOIRE

David Drouard Tête à tête

Nicolas Bonneau Rencontre

Zic Zac au Lycée Chroniques lycéennes